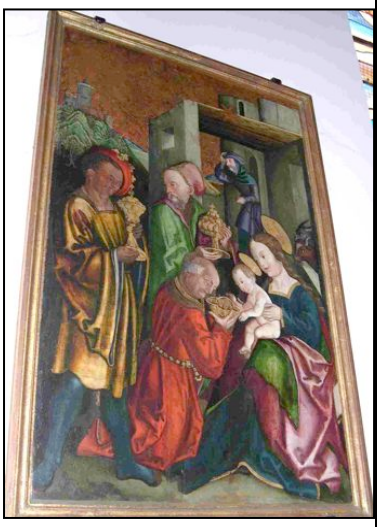
Chapitre VII Le Taureau et le Lion

La civilisation sémitique, dans la *Bible*, notamment chez les *Hébreux*, malgré la polygamie, traite de la même manière l'épouse et l'on peut écrire volontiers que *Saraï – Sarah*, la femme libre, l'épouse légitime d'*Abraham*, est une représentation typique d'*Héra*, elle qui obtient le soutien de *Yahvé*, pour le renvoi d'*Agar* et d'*Ismaël*. Pour ce qui est des mariages de *Jacob*, c'est à partir d'une tromperie de la part de *Laban*, le beau-père, que la première épouse est *Léa* « aux yeux ternes » (le contraire d'*Héra-Junon* « aux beaux yeux de génisse »), alors que le choix du patriarche était la sœur cadette *Rachel*, « à la belle tournure et au beau visage » (comme la grecque *Io* et la sémitique *Isis* à laquelle elle fut assimilée !), sa préférée, qu'il épousera ensuite tout aussi légitimement. En parallèle avec le choix du « Lion », dévoreur de *Taureau*, définissant *Juda*, fils de *Léa*, et de la *Judée* comme terre d'accueil de la future capitale *Jérusalem*, et comme « ancêtre », c'est pourtant bien *Rachel* qui induira ensuite la filiation de *Joseph* et surtout le choix à venir, par son tombeau, de *Bethléem* comme terre de naissance de *Jésus* par *Marie*, épouse « légitime » d'un nouveau *Joseph* fils d'un « autre » *Jacob*, orientant ainsi le Nouveau Testament « christique » (*Évangile selon Saint Matthieu*, I, 16 ; fils d'*Eli*, *selon Saint Luc*, III, 23).

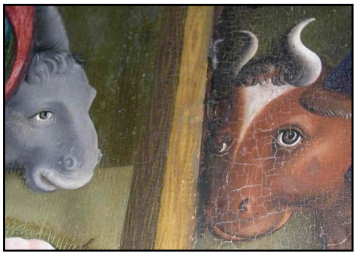
Ci-dessus à gauche, église d'Ornans (Doubs) : *Saint Joseph* et « son Enfant » ; au centre, église de *Bonnay* (Doubs), « La Sainte Famille » à l'atelier de *Joseph* : Jésus construit sa « croix » ; à droite, église de *Saint-Marcel* dans l'Aude, une représentation assez rare (bien que statue en plâtre) de l'« équinoxial » *Joseph* « charpentier » avec une « équerre ». Le nom de *Joseph* est la traduction typique du chiffre « trois », car il signifie en langue araméenne « Celui qui s'ajoute ». Il est d'ailleurs assez symptomatique que la tribu de « Joseph », fils de *Jacob*, existe dans la Bible sous le nom de « Gens de Joseph » et que ces descendants de *Joseph* composent en réalité « deux demi-tribus » issues des « deux » fils du patriarche, à savoir *Ephraïm* et *Manassé*. Que dire alors du « Père Adoptif » de Jésus, puisque la « Vierge » Marie a conçu du « Troisième élément », du « Divin ». L' « Adoptif » correspond toujours dans une famille au remplacement du « Premier », y compris dans la mythologie grecque (*Amphitryon* père mortel d'*Héraclès*). Nous entendons la même chose, pour *Joseph d'Arimathie*, en Judée, « équinoxial » lui aussi (fête le 17 mars), comme beaucoup d'autres *Joseph*, qui « ajouté » à *Nicodème*, détache de la Croix » le corps du « Divin » qui ressuscitera le « troisième jour », au lever de la constellation de *Deltoton*. Nous pouvons encore répéter la même chose pour *Joseph*, autrement appelé *Barnabé*, qui sera « ajouté » au nombre des « apôtres ». Il existe encore un autre Saint « Joseph » *Barsabbas*, quelquefois confondu avec le précédent, qui postulera pour être « ajouté » ou mieux remplacer *Judas* : le tirage au sort fit pencher la « balance » au profit de *Matthias*.

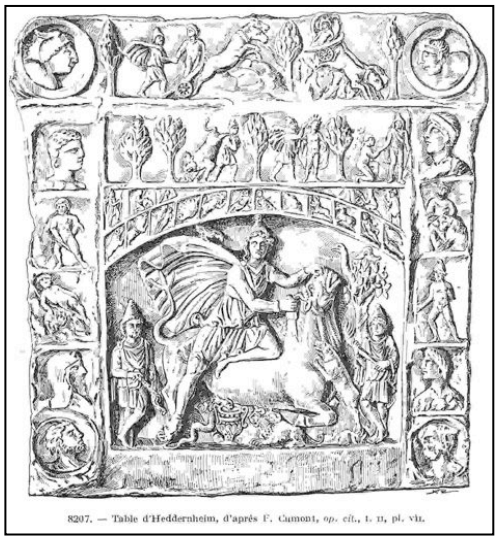
Église *Saint-Donat d'Avoudrey* (Doubs). Peintures sur bois du XVe siècle : la *Nativité* et la visite des *Trois Rois Mages*. Noter immédiatement les « cornes du bœuf en forme de lyre » qui rappellent les cornes de l'*urus* - aurochs, aujourd'hui disparu et celles de nombreuses races de « bovins » en France, encore présentes. *Saint Donat*, VIe siècle, (ci-dessous), fils du duc *Valdelène* (*Vuandelenus* - *Wandelin*) et de *Flavia*, d'origine romaine, nous dit la *chronique de Frédégaire*, un des premiers évêques de *Vesontio* - *Besançon* (racine **weis-* > *wisunt* « *biso* - bison ») porte un nom latinisé en *Donatus* (inspiré de *Saint Donat d'Arezzo*, fêté le 7 août lui aussi, deuxième évêque de cette ville étrusque où fleurit l'inventeur de la notation musicale, *Guy d'Arezzo*) mais possible calque du gaulois **Donnos* - *nathos* « qui invente un noble chant ». Ce fondateur d'abbayes et notamment de l'abbaye Saint-Paul de Besançon (appelée *Palatium*, sa mère *Flavia* fonda *Jussa-Mouthier* < *Monasterium Jussanum*) est réputé en effet pour avoir écrit des premières règles monastiques, notamment à propos des textes chantés par les moines. Il est dans ce sens un noble successeur du premier évêque de la ville encerclée par le *Doubs* sous la forme elle-même d'une « Lyre » (« comme tracée au compas » nous dit encore Jules César, *B.G.*),

Saint Lin, qui porte le nom du célèbre poète, chanteur et héros *Linos*, dans la mythologie grecque, qui inventa pour la « Lyre », à la place des cordes en « lin », des cordes faites avec des boyaux de « bovins ». Dans le zodiaque, le lever matinal de la constellation de la *Lyre* coïncide avec le coucher matinal du *Taureau*, anciennement à l'équinoxe d'automne (actuellement à la *Saint-Luc*, symbolisé par un « taureau », le 18 octobre, et fête de *Saint Lin* le 23 septembre).



Très tôt, *Saint Donat*, l'évêque de Besançon, fut confondu, en France et dans les pays rhénans, pour les invocations, avec le Saint de Ombrie, comme *Saint Lin*, qui deviendra pape, trouve ses origines en Etrurie. Les *Saints Donat* sont particulièrement invoqués pour susciter les sources d'eau vive (l'évêque d'Arezzo combat le dragon d'une « fontaine » qui attaquait son âne : en latin la racine **dhen-*, **dhon-* « couler » donne *fons, fontis* « fontaine » issu de **dhonti-* > **Don($_a$)tus* ?) et la pluie et protègent des intempéries, notamment des orages, de la grêle et du « feu », rejoignant ainsi à *Avoudrey* et dans cette région tant exposée (*Bonnevaux*, *Belmont*, etc.) dans un même culte *Saint Grat*, l'évêque d'*Aoste*, qui rapporta la tête de *Saint Jean-Baptiste* sur un plateau (invoqué comme protecteur des moissons). Il est fort possible que le nom de *Donat* ait été alors rapproché du germanique *donnern* « tonner » < racine **(s)ten-* > *Tanaros*, *Taranis* « dieu de l'orage » en gaulois. *Donat*, dont le symbole est le « calice » brisé puis réparé par ses soins, devient alors celui qui est « donné », offert à la divinité de l'orage (*Zeus-Jupiter*), comme l'échanson *Ganymède*.





8207. — Table d'Heddernheim, d'après F. Cumont, *op. cit.*, t. II, pl. VII.

Ce n'est pas un hasard si le *Natalis Invicti*, la grande fête de *Mithra*, né du « Rocher » en portant le bonnet phrygien, a été choisie par les chrétiens le 25 décembre, au solstice d'hiver et correspond dans le calendrier solaire à la fête de la Grande Mère Phrygienne, *Cybèle*, aux *Hilaria* de Rome, le 25 mars, à l'équinoxe de printemps, jour chez les Chrétiens de l'« Annonciation », jour où la « Vierge » Marie devient future « Mère » en concevant le Christ. Nous sommes en pleines « réjouissances » devant le renouveau de la Nature, devant l'*hilaritas*, la « vigueur des arbres » selon Pline (*HN*. XVII, 26). N'oublions pas que l'animal symbole de la déesse est le « Lion » qui est attelé par paire à son « Char », remplaçant le « Taureau » mis sous le « Joug » pour la première fois, et que le « Lion » est représenté lui aussi, avec le « Chien » et le « Serpent-Dragon » dans la scène du sacrifice du « Taureau » par le dieu indo-iranien d'origine (à gauche, reproductions extraites de *Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne et de Liturgie*, abréviation : *DACL.*, Dom Fernand Cabrol et Dom Henri Leclerc, Librairie Letouzey et Ané, Paris 1907-1951, tome XI, 2ième partie, p. 1542).

Quant au « bonnet phrygien » de *Mithra*, il se retrouvera coiffant *Agdistis* et *Attis*, si liés à la mythologie de la déesse mère. Nous verrons aussi plus loin que la constellation de la *Lyre d'Orphée*, héros coiffé du même bonnet, a des liens profonds avec la constellation du *Taureau* dont le coucher coïncidait avec le lever de l'instrument apaisant, lors de l'ancien équinoxe d'automne. Lisons à présent l'écrivain latin *Macrobe* :

… Mais lorsque le soleil, émergeant des régions inférieures de la terre a franchi la limite de l'équinoxe de printemps en allongeant la durée des jours, alors Vénus est remplie de joie et rayonnante de beauté : tout est verdoyant, les blés dans les champs, les herbes dans les prés, les feuilles sur les arbres. Aussi nos ancêtres ont-ils consacré le mois d'avril à Vénus. De même les Phrygiens, malgré des légendes et des pratiques religieuses différentes, montrent que la même interprétation s'applique à la mère des dieux et Attis. Qui en effet, doutant, se refuserait à reconnaître la terre en la Mère des dieux ? Cette déesse se déplace sur un char tiré par des lions, animaux pleins d'impulsion et d'ardeur, propriétés qui sont celles du ciel, dont la voûte enferme l'air qui porte la terre. Le soleil, sous le nom d'Attis, reçoit comme attribut une flûte et une baguette. La flûte offre au souffle des tuyaux inégaux parce que les vents, qui n'ont aucune égalité, empruntent au soleil leur substance propre ; la baguette symbolise le pouvoir du soleil qui règle tout. Que ces pratiques cultuelles trouvent leur principe fondamental dans le soleil, on peut en trouver la preuve supplémentaire dans le fait suivant : selon les rites de ces peuples, au terme du séjour dans les régions inférieures, on célèbre la renaissance de la joie le huitième jour avant les calendes d'avril. Ce jour porte le nom d'*Hilaries*, marquant le moment où, pour la première fois, le soleil rend le jour plus long que la nuit… (…)

… Les mêmes éléments figurés indiquent encore le moment où la lumière est réduite, quand, comme coupé dans sa croissance et limité dans son expansion, le soleil parvient au jour le plus court de l'année, que les Anciens ont

appelé solstice d'hiver (*solstitium brumale*), formant le mot *bruma* d'après la brièveté des jours comme équivalent du grec *brachy êmar* (jour court) ; puis quittant de nouveau les espaces cachés et limités par l'hémisphère estival où il va en quelque sorte renaître, son action s'accroît et s'étend, et alors on croit qu'il a retrouvé son pouvoir et son royaume. Pour cette raison, les Egyptiens ont consacré un animal dans le zodiaque, **dans la partie du ciel où avec le plus de force, dans sa course annuelle, le soleil répand sa chaleur, et le domicile occupé par le soleil à ce moment-là porte le nom du signe du Lion parce que cet animal semble tirer ses qualités propres de la nature du soleil** ; d'abord, en effet, le lion l'emporte sur les animaux par son impétuosité et son ardeur, comme le soleil sur les astres ; ensuite la force du lion réside dans sa poitrine et dans la partie antérieure de son corps et elle diminue dans les membres postérieurs ; de même, la force du soleil croît dans la première partie du jour jusqu'à midi, ou dans la première partie de l'année du printemps jusqu'à l'été, puis elle décline lentement soit jusqu'au coucher, soit jusqu'à l'hiver qui semblent être la partie postérieure l'un du jour, l'autre de l'année. Enfin, on voit toujours le lion avec ses yeux ouverts et enflammés, comme le soleil, comme le soleil, œil ouvert et enflammé, embrase la terre de son regard éternel et infatigable. Et ce n'est pas seulement le Lion, mais également l'ensemble des signes du zodiaque qui sont à bon droit rapportés à la nature du soleil et, **pour commencer par le Bélier, la correspondance s'avère ici étroite**. En effet cet animal se couche sur le côté gauche pendant les six mois de l'hiver et sur le côté droit à partir de l'équinoxe de printemps, comme le soleil parcourt l'hémisphère de droite à partir de cette date, et l'hémisphère de gauche le reste de l'année. Voilà pourquoi Ammon aussi, que les Libyens considèrent comme le soleil couchant, est doté chez eux des cornes du bélier, d'où cet animal tire surtout sa force, comme le soleil de ses rayons ; de fait, chez les Grecs également le bélier est appelé *krios*, de *kara* « la tête ». **Quant au Taureau, la religion égyptienne fournit de nombreuses preuves de ses liens avec le soleil,** soit parce que, à Héliopolis, ils honorent principalement un taureau consacré au soleil, du nom de Mnevis, soit encore parce que, dans la ville de Memphis, le bœuf Apis reçoit les mêmes honneurs que le soleil, soit enfin parce que, dans la ville d'Hermunthis, en un monumental sanctuaire d'Apollon, ils honorent un taureau consacré au soleil, auquel il donnent le nom de Bacis et qui se signale par des prodiges qui ont rapport avec la nature du soleil…[41]

Sans le vouloir, en soulignant la vigueur (*hilaritas* chez Pline) du soleil printanier, Macrobe définit aussi le renouveau lunaire après le solstice d'hiver, au temps du premier mois de résurrection solaire, lors des *Ides* de *Janvier*, jour de la « Pleine Lune », fixé arbitrairement dans le calendrier césarien, puis chrétien au 13 du mois de *Janus*. Chez les chrétiens, nous assistons à la fin du Temps de Noël, et donc à la fin de la célébration de la naissance de *Mithra*. Le 13 janvier est fêté logiquement, au temps de la « Première Pleine Lune » du calendrier romain le *Natalis* de *Saint Remedius - Rémi* des Gaulois *(P)Remi* « Premiers » de *Reims*. Mais plus logiquement pour un Gaulois attaché à l'ancien calendrier « taurin », sa fête sera reportée à la date de la « Première Croissance vers la Pleine Lune » du calendrier celtique selon Pline l'Ancien, six jours après l'équinoxe d'automne (24 septembre) qui définit le premier jour de l'année et du siècle, six jours aussi après la fête de son frère « Premier » appelé *Saint Principe* (évêque de Soissons) , au premier « croissant » lunaire, le 1er octobre, jour de la fête de *Saint Allowin* (*Bavon de Gand*) « vénéré, sanctifié par tous et pour tout ».

Il était tout aussi logique qu'un autre Saint du calendrier, qui a marqué la Gaule chrétienne, soit vénéré en ce jour du 13 janvier, nous voulons citer *Saint Hilaire*, l'évêque des *Pictons*, qui porte donc le même nom que les *Hilaries*, fêtes du renouveau de Cybèle et d'*Attis*. Sa marque est si puissante que son nom apparaît dans la *Légende Dorée*, *Hilaire* le « Gaulois », dans une contestation contre le pape *Léon le Grand*[42], dont le nom est à rattacher naturellement aux « lions » de Cybèle. Plus intéressant encore est le fait qu'il fut le maître à penser du plus grand Saint des Gaules, *Saint Martin*. Or outre la communauté des noms, il existe un autre lien étrange entre *Saint Martin*, fils spirituel de *Saint Hilaire*, d'une part et le mythe de *Cybèle* d'autre part : ce lien est un arbre, celui d'*Attis*, mort au pied d'un « pin ».

[41] Macrobe, *Les Saturnales*, Livre I, 21, 6-22, *trad*. Charles Guitard, Les Belles Lettres, La Roue à Livres, Paris1997.

[42] Le 13 janvier est de surcroît le jour de la fête d'un *Saint Léonce* (lien avec le « Lion ») de *Césarée de Cappadoce*, dont les reliques seraient à *Metz*.

C'est l'arbre symbole que le Saint affronte lorsqu'il le fait couper. Une étude particulière, soulignant les liens avec le *Taureau* calendaire sera faite à ce sujet.

Attis était un dieu très ancien de *Phrygie*, qui à l'origine devait se confondre avec deux autres dieux « naturistes » à savoir *Sabazios* dont le nom est peut-être synonyme de « croissance, coupe et repousse » et qui devint une épithète de *Dionysos* et surtout *Men*, dont le nom en grec signifie « lune », mais une lune « masculine » dont le symbole était le « taureau » comme par hasard ; le culte de *Men* se confondit progressivement avec celui de *Mithra*. Faut-il rapprocher ce nom de *Men* de celui de *Minos* et du *Minotaure* de Crète ? Que l'on pense un moment que Minos a été choisi pour tenir la « balance équinoxiale » de la *Justice* au moment de la descente aux Enfers, rôle qui sera tenu plus tard par l'archange *Saint Michel* si lié par ailleurs au « Taureau » caverneux. Il faut reconnaître que tous ces cultes subirent l'influence du monde sémitique en Asie mineure, notamment des *Phéniciens*.

Le nom du dieu *Men* (peut-être comme *Minos* une racine **mwen-* « ermite, caverneux » cf. *Saint Miniato* plus loin) qui par étymologie populaire a pu être rapproché du grec μην, *mèn* « mois », μηνη, *ménè* « lune », se retrouve dans celui du « soldat cavalier » *Saint Ménas* (bien qu'il soit représenté entre deux « chameaux »), Saint dont le culte fut universel très longtemps en Asie Mineure et surtout près d'Alexandrie en Egypte, là où, semble-t-il, il fut martyrisé (fin du Ve siècle), puis en Europe, jusqu'au VIIIe siècle. Jusque là, à Rome, parce que fêté le même jour et « soldat cavalier » comme lui, il avait sérieusement concurrencé le culte de *Saint Martin*, allant à *Florence* jusqu'à devenir un des Saints les plus importants sous le nom de *Saint Miniato*, un Saint obscur de la ville, martyrisé sous *Dèce*, qui, avant d'être décollé, foudroya un « lion » qu'on avait lancé contre lui. *Saint Miniato* qui donna son nom à une colline célèbre est fêté le 25 octobre, au coucher héliaque du *Taureau*, un mois jour pour jour après l'équinoxe antique d'automne (précession). Les Phrygiens de la ville de *Cotyée* l'on toujours revendiqué, contre les Egyptiens du lac *Marout*, là pourtant où il avait son plus grand sanctuaire.

Si l'Egypte l'a tant sollicité c'est peut-être en raison d'un rapprochement populaire entre le dieu *Min*, le « Taureau de sa Mère », dieu très ancien de la Haute Egypte, symbolisé par un « Taureau Blanc » fécondant, qui fut ensuite assimilé au « Bélier » *Ammon*, et la racine d'origine indo-européenne **men-* « expression de la création primitive, de la pensée créatrice, donnée ou donneuse de vie » qui a conduit à divers mots proches signifiant « esprit », « mois » > « lune » > « menstrues » soulignant par là même l'importance du calendrier lunaire lié au calendrier zodiacal « taurin » primitif. Reste que le thème dominant est celui de la fécondation de la Terre-Mère si présent dans le culte de *Cybèle* et du « sang répandu » chaque mois par le mammifère femelle (équivalent au sang issu de la castration du mâle), sang au couleur de la « violette », fleur par ailleurs appelée « pensée » (cf. *mens*), symbole de la vie immortelle. Le mode de reproduction de la « *viola* » est d'ailleurs particulier car il peut se passer de « graine » et se propager par *turio* « rejet », *stolo* « stolon » ou κλων, *klôn* « drageon » ! Il est remarquable d'ailleurs que les noms portés par des humains ou des héros aux amours infertiles et touchées par la mort sont souvent ceux de fleurs avec drageons comme la renoncule « *clonos* » en gréco-latin ou à la reproduction par bulbes qui se divisent, comme l'« anémone », la « jacinthe », le « narcisse », le

« lis » ou l'« orchidée » (*orkhis* « testicules »), etc. Quelquefois leur mythologie se rattache au thème même de l'arbre qui n'émet pas de *materia*, de « rejet », les conifères notamment : un « pin » chez le musicien ***Mars****uas* (comme le « pin » de *Saint* ***Mart****in* !) ou un « cyprès » chez le bien-aimé d'*Apollon* ou de *Zéphyr* ou même de *Silvain* (la « branche de pin ou de cyprès » est son attribut) qui porte son nom *Kuparissos*, *Cyparissos*. Dans la légende de *Cyparissa*, citée par l'écrivain Probus, la fille d'un roi des *Celtes*, habitant le pays du vent « Borée », c'est-à-dire la *Thrace*, le « cyprès », jusque là inconnu, prend la place du « pin » mortuaire et est planté par le père sur le tombeau de sa fille, ce qui en dit long sur l'origine « celtique » du symbole « triste » du « Cyprès » et sur l'origine en général des symboles « mortels » des conifères qui ne se « régénèrent » pas.

P. Grimal nous résume les différentes versions du mythe de *Cybèle*, d'*Attis* et d'*Agdistis* :

…La légende d'Agdistis est une histoire orientale, originaire de Pessinonte, le pays de la grande Mère des Dieux (Cybèle), et que nous raconte Pausanias. Cela commence par un rêve que fit Zeus, et au cours duquel il laissa tomber sur la terre de sa semence. Cette semence engendra un être hermaphrodite Agdistis. Les autres dieux s'en emparèrent, l'émasculèrent et, du membre tranché, sortit un amandier. La fille du dieu-fleuve Sangarios, cueillit une amande de cet arbre et la déposa dans son sein. Elle devint enceinte et mit au monde un garçon nommé Attès qu'elle exposa. L'enfant fut soigné et nourri par un bouc. Il grandit et devint d'une beauté si extraordinaire qu'Agdistis (qui était alors seulement une femme) l'aima. Afin de le dérober à ses poursuites, les parents d'Attès l'envoyèrent à Pessinonte, pour épouser la fille du roi. On avait déjà chanté l'hymne d'Hyménée quand Agdistis parut. Attès, en le voyant, devint fou, et s'émascula. Le roi de Pessinonte, qui donnait sa fille, en fit autant. Agdistis, dans sa douleur, obtint que le corps d'Attès, qui était mort de sa blessure, resterait incorruptible.

On connaît une autre version du même conte : sur la frontière de Phrygie était une falaise déserte, nommée Agdos. Là, on adorait Cybèle, sous la forme d'une pierre. Zeus, amoureux de la déesse, essaya en vain de s'unir à elle. Mais comme il ne le pouvait pas, il déposa sa semence sur un rocher voisin. Cela engendra Agdistis, un être hermaphrodite, que Dionysos enivra et émascula. De son sang naquit un grenadier, dont Nana, la fille du dieu Sangarios, mit le fruit dans son sein, ce qui la rendit enceinte. Telle fut l'origine d'Attès. Sangarios lui enjoignit d'exposer l'enfant. Celui-ci fut recueilli par des passants, et élevé de miel et de « lait de bouc » (*sic*).

Cela lui valut le nom d'Attis, qui signifie bouc en Phrygien (*attagus*), ou encore « Le Beau ». Comme Agdistis et Cybèle se disputaient le jeune homme, qui était devenu très beau, et que le roi de Pessinonte Midas, le destinait à sa fille, Attis et ses suivants furent frappés de folie par Agdistis, si bien qu'Attis s'émascula sous un pin et mourut. Cybèle enterra ses membres, mais, du sang naquirent des violettes qui entourèrent le pin. La fille de Midas se tua de désespoir, et de son sang naquirent aussi des violettes. Cybèle l'enterra également, et sur sa tombe poussa un amandier. Zeus, touché des prières d'Agdistis,

lui accorda que le corps d'Attis ne se corromprait pas, que ses cheveux continueraient à pousser et son petit doigt à remuer. Agdistis transporta alors le cadavre à Pessinonte, où il l'enterra, et fonda une confrérie de prêtres et une fête en son honneur…[43]

L'émasculation du membre viril, qui entraîne la mort est repris symboliquement par le choix de l'arbre pour ce rite, un « conifère » et plus particulièrement un « pin ». Pourquoi, parce que tout simplement, au contraire des arbres feuillus, quand un conifère est coupé à la base, comme un sexe, il ne repousse pas, il ne produit pas de rejetons à la souche, appelée en latin *materia* ou *matrix*, noms très évocateurs car liés à la féminité. Plusieurs textes antiques insistent là-dessus et particulièrement Hérodote (*Melpomène* IV, 109 et *Erato*, VI, 37-38), notamment quand il cite le roi de *Lydie Crésus* qui d'ailleurs avait un fils appelé *Atys*. Le roi sera continuellement obsédé par des problèmes de descendance. Là est tout le symbole de la castration : le « conifère », le « pin », au tronc « érigé » comme un sexe, n'a pas de souches femelles reproductrices. Le culte de la *Terre Mère*, de *Cybèle*, fécondée par la rosée - sperme, masculin par nature, repose sur ces notions et a donc pu intégrer facilement les cultes mithriaques, notamment avec le sacrifice sanglant du mâle « Taureau ». De la même manière se comprendra, dans quelques paragraphes, le martyre de *Saint Marc*, assommé puis égorgé comme un « buffle » près d'Alexandrie. Dans la mythologie chrétienne, il est à la base du martyre de *Saint Symphorien* à *Autun*, au pays de la « castration des castors » (pour traiter les maladies féminines !), puisque la déesse *Bibracta* y était vénérée. Bien avant, avait eu lieu le martyre totalement cosmique de *Saint Saturnin*, chez les *Tolosates*, par un *Taureau*. Nous reviendrons sur ces faits, qui sacralisent, par la christianisation, l'antique mythologie de *Kronos* - *Saturne* « castrant » sur commande de sa Terre - Mère *Rhéa* (= *Cybèle*), dans la nuit, les organes fécondateurs de son père le « *Caelum* - *Ouranos* » et ceci au pays des *Aquitani* (<**aku-tani* « Les Taillés par un outil aigu » ? racine **tem-, tend-* « couper »).

Nous avons vu plus haut que la racine **teu-* « gonfler », présente ou interprétée comme telle par les Gallo-romains sur le *Taur*, dans *Sa**turn**inus*, était commune à *Tolosates* et à *Taurus*. *Tarbes* (*Turba* - *Tarva*) n'est pas loin et les *Tarbelli* de *Dax* (*Aquae Tarbellicae*) non plus. Bien plus Le 5 septembre, au lever héliaque du « Bouvier » sont fêtés *Saint Taurin* des *Eburovices*, *Saint Taurin* des *Aquitani Ausci* (*Auch*) et des *Elusates* d'*Elusa* (*Eauze*), ou d'*Elusio* (*Montferrand*) et l'Invention des corps des *Saints Ferréol et Ferjeux* de la ville du « Bison » *Visontio*. Bizarre ce nom de *Montferrand* donné à *Elusio*, alors qu'un dieu gaulois *Eluontio* à *Genouilly* (où est vénéré *Saint Symphorien*) possède le même suffixe que *Visontio*.

La *pellis* - *peau* de *Taureau* devait être à la base de la fabrication des « soufflets » de forge et des instruments de musique à vent et à percussion comme les *tumpanon* « tympans - tambourins » de *Cybèle* et même de certains instruments à cordes faits de la peau ou des intestins de taureau tendues et « frappées » avec le plectre d'où l'utilisation de la racine *(*s)teu-* « frapper » pour le grec « τυμπανον - tympan ». La deuxième partie d'*El-usio* rappelle étrangement la première partie de ***Vis**ontio* - ***Ves**ontio* où vécut le premier évêque *Saint Linos*[44], si lié à la musique frappée avec le plectre, et le nom du parèdre féminin, *Bergusia*, du dieu des forges *Ucuetis* vénéré à *Alise*, dont l'évocation chrétienne se retrouvera plus tard dans *Saint Elikios* - *Eloi* « Celui qui tourne, cisèle les torques, les parures » ou le « Charron » (*Al**ésia*** : nom formé peut-être à partir de **pel-*, **pal-*, « peau, cuir », comme *Pallas*, *pallium*, *palladius* ; ville où était vénéré tout prés de là un *Saint Ferréol* : cf. la Vie et

[43] P. Grimal, *DMGR.*, pg. 21.

[44] *Linos* peut très bien être un nom gaulois « Celui qui frappe avec le plectre ou les doigts » les cordes de la Lyre : racine **pel-*. Le nom du dieu de *Genouilly* - *Genuliacium* (**Genu-(p)liacum ou* **Gen-(p)uliacum*) *Eluontio* se rapprocherait encore plus de *Mars Vesontio*.

le Testament de *Saint Widrade - Waré*, abbé fondateur de *Flavigny*). Pline l'Ancien ne souligne-t-il pas ce travail du cuir à *Alésia* couplé au travail des métaux par l'« étamage » avec l'argent :

> … Le plomb blanc sert à étamer *(incoquere*) des objets de cuivre, si bien qu'on a de la peine à les distinguer des objets d'argent ; c'est une invention gauloise, et on appelle ces objets *incoctilia* (vases étamés). Plus tard on se mit à étamer avec de l'argent, selon le même procédé, en particulier les harnais des chevaux, des bêtes de somme et des attelages (*equorum maxime ornamentis iumentorumque ac iugorum Alesia oppido*), dans la ville d'Alésia ; le mérite de l'invention primitive revient aux Bituriges ; par la suite, les Gaulois se mirent à orner, selon le même procédé, leurs chariots à deux roues (*esseda*), leur *colisata* et leurs voitures à quatre roue (*petorita*). Aujourd'hui le raffinement va jusqu'à y fixer des figurines, non plus seulement argentées, mais dorées ; ces ornements qui passaient pour une prodigalité quand on les voyait sur des coupes, nous les usons aujourd'hui sur nos voiture : voilà ce qu'on appelle la civilisation…[45]

-*Usio* (racine **(p)u-s-* « souffler » ?) ne serait-il pas lié aux « nombreuses » (racine *(*p*)*el-* « *pluri - plusieurs* ») forges à fer, aux soufflets de cuir tanné, de la ville devenue *Montferrand*. A moins que nous ayons affaire à des racines **pel-*, **ple-* (chute du « p » en gaulois et en arménien d'où le nom d'*Al-bano-polis* en *Arménie* : lire dans quelques lignes) parentes ou complémentaires sémantiquement :

Soit à la racine **pel-*, **pal-* « *pellis* - peau, vêtement » ou la racine *(*s*)*pel-* « inciser, découper la peau, manteau » (gallois *allaw* « « raser », *elinn* « couteau à découper » <**al-t-*> *spalten* en germanique[46]) qui a conduit au nom gaulois (confondu ensuite avec le latin) de **(p)Albanus - Albinus*, (**pel-banus* « peau de porc ») nom si présent dans les dédicaces chrétiennes des *Mediolanum* (villes fondées sur une mythique « peau de porc - sanglier »),

Soit mieux à la racine complémentaire **pel-* « *palma-* main » qui a donné un nom à *Verulamium* « Large Peau - Main », en Grande Bretagne, actuelle *Saint-Albans*, ville où est très présente la mythologie chrétienne du « Manteau large de peau » (*amphibalum*) de *Saint Alban*[47], patron de la ville, que revêt à sa place le prêtre *Héracleus*. Alors retenons d'emblée le nom de *pulex* « pou », parasite de la « peau » (*ul* < **pulo* « barbe » en vieil irlandais) qui envahit aussi les toisons des bêtes et donnera le latin *pulicare* « manteau en peau de chèvre ». Ce nom de « pou », nous allons le retrouver à propos du nom de *Valeria Luperca*, car le « pou » sur la « peau » était paradoxalement le gage d'une bonne santé !

Église de *Gorbio* (Alpes Maritimes) : le « dépiautage » de *Saint Barthélemy* à *Albanopolis*.

Soit à une racine **pel-* « frapper » les métaux (*pellere* en latin). Ce nom de *Montferrand* ne serait-il pas une traduction ? Un *Ferréol* succéda à *Saint **Aus**tremoine*, premier évêque de *Clermont-*

---

[45] Pline l'Ancien, *HN*., XXXIV, 162-163, *trad*. H. Le Bonniec, société d'édition « Les Belles Lettres », Paris 1983.

[46] J. Pokorny, *IEW*., pp. 985-986 (cf. le nom gaulois de *Saint Altinus*, compagnon de *Saint Sabinianus*, évangélisateurs des *Sénons*) ou pour l'ensemble des racines **pel-* : p. 798, sqq.

[47] Un autre *Saint Alban* célèbre, vénéré comme lui au solstice d'été juste après les Saints Gémeaux de *Besançon* et *Saint Hervé*, si liés au « fer », est fêté à *Mayence - Mog**ontiacum***, là où est aussi martyrisé un *Saint Ferrucius* !

Ferrand en Auvergne. Un village de *Montferrand*, dans le Doubs, jouxte *Besançon* : son église est dédiée à *Saint Barthélemy*, patron des « tanneurs » des peaux de soufflets (en raison de son martyre à *Albanopolis* d'Arménie (< **(p)el-banus*) et des forgerons : son corps fut transporté ensuite dans l'île de *Lipari*, l'île de *Vulcain* par excellence puis ensuite dans la ville du « Bon Souffle » *Beneventum - Bénévent*. La fête de *Saint Barthélemy* est au 24 août au moment où commencent les *Vulcania* à Rome.

Reste cependant à propos du « pin » une question : pourquoi affecter un conifère comme symbole à des amours « improductifs » ? La réponse est simple : le conifère est le seul arbre qui, lorsqu'il est coupé notamment par le « fer » (le gui « castré » par la serpe d'or repousse !), ne rejette pas de « *materia* », qui n'a pas d'enfant-rejeton ; le nom latin est assez évocateur pour être compris : il est issu du latin « *mater* » ! La racine **ma-ter* a conduit à *Déméter* en grec qui souvent prend le relais de *Cybèle* ; il reste cependant une marque spécifique à la « coupe » du conifère, le sol dégagé qui reçoit le soleil se couvre de « violettes » (la « violette noire » s'appelle κυβηλιον, « *kubélion* ») ou encore de plantes à drageons ou stolons (« fraisiers » par exemple) plus rapides à la propagation que les graminées !

Les Romains avaient donc gardé dans l'importation de ces cultes, notamment de *Cybèle*, la référence totale aux astres et à un calendrier « taurin » et « léonin » fixé à l'équinoxe et au solstice. L'image transmise par les Evangiles apocryphes de la grotte mithriaque dans lequel séjournent le « petit et le gros bétail » à sacrifier (tauroboles et crioboles, auxquels il faut ajouter, comme dans le culte de *Mithra*, le sacrifice des « oiseaux volant », symbole de l' « Air » fécondant, de type « colombe » lors de la « Purification ») autour du berceau-mangeoire de Jésus, se suffit à elle-même : les « Béliers » y sont présents naturellement avec leurs « Pasteurs », mais surtout l'« Âne » qui figure, dans la « voûte - rocher » céleste, sur la carapace du « Cancer » nouvellement solsticial (suivi du lever héliaque de l'amas de la « Crèche » !) et que l'on retrouvera, avec l'« Ânesse » et son « Ânon » dans le défilé triomphant de *Jésus* à Jérusalem au moment du « Bélier » de la « Pâque » équinoxiale (aux « Rameaux » !).

Dans la « Crèche » est présent aussi l'ancien « marqueur » équinoxial, le « Bœuf - Taureau » qui souffle lui aussi sur le « Soleil - Enfant solsticial ». Et nous sommes en *Judée*, au pays du « Lion de Juda » qui sera visité, selon *Saint Matthieu*, par les « Mages » de *Mithra*, venus du « Soleil Naissant, Levant et Invaincu », de l'*Orient*.

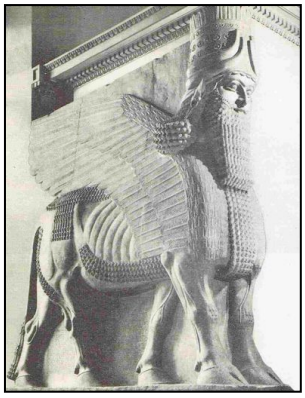
Ce passage de l'Evangile souligne ainsi le syncrétisme qui s'est opéré progressivement dans le Mazdéisme, adoptée plus tard par les soldats romains (un Saint pape même portera le nom d'*Ahura Mazda - Hormisdas*, fêté durant le lever du *Lion*, le 6 août, le même jour que la « Transfiguration du Christ »), où *Mithra* est assimilé au dieu solaire sémite *Shamash*, qui se retrouve éventuellement dans le nom d'une part de *Shimon - Simon* (cf. cependant *Siméon* « celui qui a entendu), qui prendra l'épithète de *Mithra* « Né de la Pierre », « Pierre » sur laquelle sera fixée l'Eglise, *Petrus* qui sera fêté au lever du « Cancer » (29 juin : système

solsticial de l'époque christique par rapport au « Bélier » pascal équinoxial ; et *Saint-Pierre-aux-liens*, le 1er août, au lever du « Lion », ancien mois solsticial avec le « Chien », par rapport au « Taureau » équinoxial).

Vitrail de l'église de *Quingey* : L'Ange fait tomber les « liens de fer » de *Saint Pierre*, dans sa prison de Jérusalem.

D'autre part *Shamash* se retrouve dans le nom du « Juge » d'Israël, *Samson* (*Bible*, le *Livre des Juges*, XIV, 1-11), le « Soleil », rendu célèbre par son mariage avec une femme *philistine donc de langue indo-européenne, un mariage pré-consacré par Yahvé lors d'une rencontre dans une vigne avec un « jeune lion » qu'il tue et dont la carcasse abritera un essaim d'abeilles (symbole d'un départ équinoxial). Le récit ressemble fort à une mythologie indo-européenne, quand on se rappelle que le poète latin *Virgile* dans ses *Géorgiques IV* raconte la naissance d'un essaim d'abeille dans la carcasse d'un jeune taureau (*vitulus*) de deux ans ! *Samson* est la représentation sémite et chrétienne à la fois d'*Héraclès - Hercule*, du géant *Orion* et d'*Atlas*, tant lié par ses filles, les *Pléiades*, à la constellation du *Taureau* « équinoxial » et au système « céleste ». Un Saint chrétien Gallois, *Samson*, deviendra célèbre aussi au VIe siècle et sera fêté le 28 juillet au lever du *Lion* « solaire » et du Chien *Sirius*. Hasard ? Non, car son père s'appelait tout simplement *Ammon* et sa mère *Anna* (fête le 26 juillet) : deux noms imités de l'hébreux ; mais le dieu égyptien *Ammon* « Celui qui n'est pas visible » avait comme attribut le « Bélier » et l'« Oie » : cette dernière apparaît d'ailleurs dans sa légende, car avec ses compagnes et compagnons canards, elle caquetait un peu trop ; enfermés une nuit, les volatiles retrouvèrent la liberté après avoir promis de se taire… Or l'« Oie » est le symbole de la mère des *Gémeaux*, *Léda* ou *Némésis* dont le mois aboutit au solstice d'été.

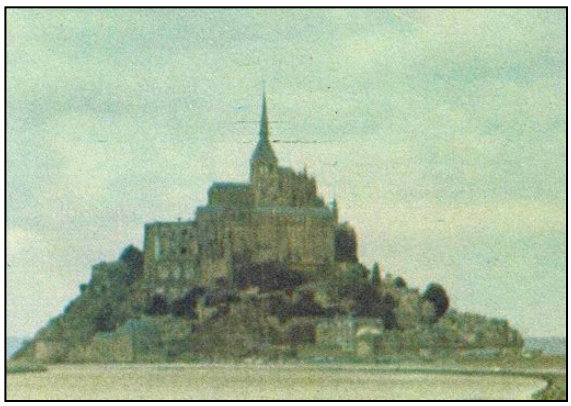
Abbaye d'Ébermunster (Alsace) : le « Juge » *Samson* et le « jeune Lion », symbole d'*Atlas* soutenant la sphère terrestre (solstice d'été, dans l'ancien calendrier astral).



Ce n'est pas un hasard non plus si la mythologie chrétienne, reprenant de fait des schémas bibliques plus anciens, notamment le prophète *Ezéchiel*, inspiré des simulacres mésopotamiens puis perses dont le « Taureau ailé à face humaine », futur « chérubin » (cf. image ci-dessus à gauche ; image à droite : le monstre-lion de *Marduk* ; d'autre part, les Achéménides perses adoraient représenter le combat du « Lion » et du « Taureau »), intègre l'ensemble des symboles astraux liés aux équinoxes et solstices dans ses quatre Evangélistes.

Il faut alors se rappeler qu'il existe un autre Evangéliste, *Saint Lukas - Luc* dont le symbole est le « Taureau » qui marque lui aussi l'ancien coucher équinoxial de la constellation du *Taureau*, parallèle au lever héliaque de la *Lyre*, ceci le 18 octobre, deux jours après la fête primitive de *Saint Michel* au diocèse d'Avranches (le même qu'au *Mont-Gargan* où le « Taureau » se manifeste là aussi) et un jour avant la fête de *Saint Aquilin*, évêque d'*Evreux*, un des successeurs du premier évêque, *Saint Taurin* fêté au mois du *Lion*, le 11 août. Ce n'est que plus tard et logiquement que *Saint Michel* sera fêté avec sa « Balance » à l'équinoxe d'automne du calendrier actuel. Que s'était-il passé au *Mont-Saint-Michel* ?

… Les apparitions de cet ange sont nombreuses. La première eut lieu sur le mont Gargan. C'est une montagne de la Pouille située auprès de la ville de Siponto. L'an du Seigneur 390, il y avait, dans Siponto, un homme, qui, d'après quelques auteurs, se nommait Gargan, du nom de cette montagne, ou bien cette montagne avait pris le nom de cet homme. Il possédait un troupeau énorme de brebis et de bœufs ; et un jour que ces animaux paissaient sur les flancs du mont, un taureau s'éloigna des autres pour monter au sommet, et ne rentra pas avec le troupeau. Le propriétaire prit un grand nombre de serviteurs afin de les chercher ; le trouva enfin au haut de la montagne, vis-à-vis l'entrée d'une caverne. Irrité de ce que ce taureau errait ainsi seul à l'aventure, il lança aussitôt contre lui une flèche empoisonnée ; mais à l'instant la flèche, comme si elle eût été poussée par le vent, revint sur celui qui l'avait lancée et le frappa. Les habitants effrayés vont trouver l'évêque et demande son avis sur une chose si étrange. Il ordonna trois jours de jeûne et leur dit qu'on devait en demander l'explication à Dieu. Après quoi saint Michel apparut à l'évêque en disant : « Vous saurez que cet homme est frappé de son dard par ma volonté ; car je suis l'archange Michel, qui, dans le dessein d'habiter ce lieu sur la terre et de le garder en sûreté, ai voulu donner à connaître par ce signe que je suis l'inspecteur et le gardien de cet endroit. » Alors l'évêque et tous les citoyens allèrent en procession à la montagne : comme ils n'osaient entrer dans la caverne, ils restèrent en prière devant l'entrée.



La seconde apparition eut lieu ainsi qu'il suit, vers l'an du Seigneur 710. Dans un lieu appelé Tumba, près de la mer, et éloigné de six milles de la ville d'Avranches, saint Michel apparut à l'évêque de cette cité : il lui ordonna de construire une église sur cet endroit, et d'y célébrer la mémoire de saint Michel, archange, ainsi que cela se pratiquait sur le mont Gargan. Or, comme l'évêque était incertain de la place sur laquelle il devait bâtir l'église, l'archange lui dit de la faire élever dans l'endroit où il trouverait un taureau que des voleurs avaient caché. L'évêque étant encore embarrassé sur les dimensions qu'il devait donner à cette construction, reçut l'ordre de lui donner les proportions que les vestiges des pieds du taureau auraient tracées sur le sol. Or il se trouvait là deux rochers qu'aucune puissance humaine ne pouvait remuer. Saint Michel apparut

alors à un homme et lui donna l'ordre de se transporter là et d'enlever ces deux rochers. Quand l'homme y fut arrivé, il remua le roc avec une telle facilité qu'il semblait n'avoir pas la moindre pesanteur. Lors que l'église fut bâtie, on y apporta du Mont Gargan une partie du parement que saint Michel y plaça sur l'autel, ainsi qu'un morceau de marbre sur lequel il se posa. Mais comme on était gêné de n'avoir point d'eau dans ce lieu, de l'avis de l'ange, on perça un trou dans une roche très dure et il en sortit une si grande quantité d'eau qu'aujourd'hui encore elle suffit à tous les besoins. Cette apparition en ce lieu se célèbre solennellement le 17 des calendes de novembre…

A noter alors pour l'anecdote que le nom du dieu celtique correspondant serait *Belenos*, notamment à *Tombelaine*, sorte de « *Pharos* alexandrin » dans la « lagune » en face du *Mont-Saint-Michel*, et que le « Belin » est un « Bélier » ! Or *Belenos* est le dieu par excellence de la « Lagune » d'*Aquilée*, la ville de l'« Aigle » des *Vénètes*, dont le premier évêque fut *Saint Marc* justement (raison de son importation plus tard à *Venise*), ancien port où un personnage essentiel du monde chrétien y séjourna avant de mourir chez le « Lion de Juda », *Saint Jérôme*, fêté au lendemain de *Saint Michel* si lié au « Taureau » en mythologie chrétienne, le 30 septembre, et symbolisé dans l'iconographie par un « Lion » dont il avait retiré une épine du pied, comme *Androclès* ! Jouxtent *Aquilée* et la lagune, l'église de *Cervignano* dédiée à *Saint Michel* et surtout l'ancienne île de *Grado*, avec sa basilique *Saint Euphémie* (« celle qui prophétise du bien » aux navigateurs comme la « colombe » *Sainte Eulalie*, toujours située à l'entrée ou à la sortie des ports : lire la mythologie grecque de l'Argonaute *Euphemos*, de la *Colombe* et des dangereux écueils, les *Roches Bleues* « Cyannées », les *Symplégades*) et son campanile dominé par un *Saint Michel* en cuivre !

Ces mythologies « aquilines » « bélines » et « taurines » coïncident en outre avec l'invention phénicienne de l'« écriture », tant utilisée par les *Eu-angeloi* « Evangélistes », qui enclenchera l'écriture musicale en corrélation avec l'invention de la « Lyre » (aux « cordes de lin » remplacées par les tendons et intestins des *Taureaux* volés par l'enfant *Hermès*) dont le lever héliaque marquait en ces temps-là l'équinoxe d'automne au coucher héliaque du *Taureau* sacrifié ou de la *Vache*.

La mythologie chrétienne en a gardé trace, avec tout d'abord l'Evangéliste de l'orientalisme et de la « pensée » (symbolisée par l'« Ange ou l'Enfant-Homme »), un *Hermès-Mercure* bis, patron des « publicains », *Saint Lévi - Matthieu*. Celui-ci, avant d'être choisi par le Christ, était donc un « publicain », un « percepteur de l'impôt » : cela signifie qu'il devait « peser » systématiquement le « poids » de la monnaie » sur la « Balance » et calculer, « évaluer » sa conformité avec sa valeur déclarée. Il était donc logique que soient fêtés à l'équinoxe d'automne, le 21 septembre, au lever de cette Balance », dénomination nouvelle des anciennes deux « Pinces » du Scorpion, *Saint Matthieu*, puis le 22 septembre, les martyrs de la *Légion Thébaine* commandée par *Saint Maurice*, au pays du « Rocher » mithriaque, à « *Agaunum* » et enfin *Saint Lin* de *Volterra*, *Besançon* et *Rome*, le 23. Les liens seront donc

systématiques entre les divinités de l'écriture et de la musique originelle, en premier lieu *Hermès* bien avant *Apollon* et les *Muses*, les héros « musiciens », la constellation du *Taureau* et les troupeaux « initiaux » des « Bovins ». Plus tard, les liens s'instaureront avec le « Bélier », avec comme acteur principal *Hermès* - *Mercure*, par exemple à *Tanagra* de Béotie (une *Tanagra*, fille du dieu fleuve *Asôpos* est sœur de *Thébé*). *Maia*, la mère d'*Hermès*, voleur des troupeaux gardés par *Apollon*, n'est-elle pas une des cordes « taurine » de la « Lyre » et une des « sept Pléiades » de la « Queue du Taureau » qui initient et concluent, à l'équinoxe, l'année.

Pompéi : scène du « sacrifice du taureau » avec le « *marcus* » ; ci-dessous, à gauche, *Saint Marc au Lion* » (église d'*Ornans - Doubs*) et un « Griffon » de *Volterra* en Toscane (ville ou naquit *Saint Linos*). Tout en bas, *Saint Jean* à *Patmos* avec l'« Aigle » qui tient un « Verseau ».

Le « Lion » de Venise (mieux : un « griffon » : « aigle-lion », par ailleurs souvent représenté en Crète, au pays du *Minotaure*) appartient à *Saint Markos - Marc* ; or l'apôtre fut tiré comme un « bœuf » que l'on mène au sacrifice, assommé ensuite, lors d'un taurobole, par le *marculus - marcus* « marteau » de l'officiant, en la ville du « Bouvier », à *Bucoles* dans la lagune d'*Alexandrie* ; il est fêté le 25 avril, au lever de l'ancien *Taureau* équinoxial, un mois jour pour jour après les *Hilaria* de Rome, mais surtout le jour même de la fête du dieu *Sérapis* (*Apis* le « Boeuf »), vénéré dans le même secteur. Si le *Lion* marque l'ancien solstice d'été avec le *Chien de la Canicule* représenté d'ailleurs avec le *Serpent(aire)* et le *Scorpion* de l'équinoxe d'automne dans le culte de *Mithra*, il correspond exactement

à l'*Aigle* lié au *Verseau* qui transporte au solstice d'hiver *Ganymède* jusqu'au banquet de *Zeus*. Nous allons donc retrouver ces liens mythologiques, non seulement avec l'« Aigle » du solsticial *Saint Jean*, mais surtout dans une relation de Plutarque qui ne laisse pas d'intriguer :

> … Valéria. Au cours d'une épidémie qui ravageait la cité de Falérii, un oracle ordonna, pour faire cesser le fléau, de sacrifier chaque année une vierge à Junon. Le sacrifice eut lieu, mais une année, le sort tomba sur une jeune fille appelée Valéria Luperca. Au moment où elle allait se frapper elle-même d'une épée, auprès de l'autel, un aigle survint, lui ôta l'épée, laissa tomber un petit bâton auprès du marteau rituel qui se trouvait sur l'autel et, s'éloignant, lâcha l'épée sur une génisse qui paissait dans un pré voisin. Valéria comprit les indications données par l'oiseau.
>
> Elle sacrifia la génisse et, emportant avec elle le marteau, elle en toucha les malades atteints par l'épidémie -- ce qui les guérit sur le champ… (Pierre Grimal, *Dictionnaire de la Mythologie Grecque et Romaine*, *DMGR.*, p. 475. D'après Plutarque, *Parall. Min.* XXXV).

Ce sacrifice d'une vierge », nous ramène aux temps très anciens des sacrifices humains qui devaient encore avoir cours au *Taureau* équinoxial, ne serait-ce que lorsqu'on évoque le tribut des Athéniens, à la demande de *Minos* de Crète, offert annuellement au *Minotaure*, situation à laquelle mit fin *Thésée*. Un schéma semblable existait aussi dans la civilisation sémitique quand *Yahvé* détourne le sacrifice offert par Abraham de son fils Isaac remplacé par un « Bélier », le successeur du « Taureau » à l'équinoxe. En indo-européen, la racine **wal-* « être fort, régner » donne en latin le verbe *valere* « être en bonne santé » et la déesse *Valetudo*, le gaulois *Vlates* « *Ulates* » peuple celtique de l'*Ulster*, l'allemand *die Walt*, la « force ».

L'étude du nom latin *valeria* « oiseau de proie, aigle noir », dans Pline l'Ancien (*HN.* X, 6), porteur de l'objet du désir de Zeus, symbole de la boisson d'immortalité, et les anthroponymes *Valeria* et *Valerius*[48] conduisent systématiquement à l'expression d'une « puissance » et d'une « force » qui émanent des bienfaits, entre autres de l'eau, pour la santé, *Valetudo*, mais aussi du nectar et du vin.

Il y a peu de légendes concernant ces noms communs ou propres et cependant il suffit d'en référer uniquement à un autre mot latin qui a conduit d'ailleurs au français « aigle », *aquila*, pour s'apercevoir que *aquila* ressemble étrangement à *aqua* « eau » et a peut-être la même étymologie.

Aquileia, *Aquilée*[49], la première capitale des *Vénètes* de l'Italie, le premier port de ces « amoureux » de la mer, en est un exemple caractéristique puisque l'« Aigle » sauveur, sorte d'archange protecteur, était son symbole. La lagune d'*Aquilée* construite par les estuaires de l'*Aesontio* et du *Natiso*[50], avec ses fontaines d'eaux vives où présidait le dieu *Belenos*, est l'exemple typique de la plaine remplie d'organismes vivants propres à nourrir les oiseaux de proie, les cormorans (= corbeau de la mer !) et toute une faune aquatique, une véritable plaine de « désirs », et donc convoitée.

---

[48] *Saint Valère de Valence*, fêté au temps du *Verseau*, est l'évêque du « Verseau - Echanson », le diacre *Saint Vincent* fêté le 22 janvier.

[49] Un *Saint Valérien* fut évêque d'*Aquilée* au IVe siècle, comme d'ailleurs à *Auxerre*, bien avant *Saint Germain*.

[50] Racine **sna-t-* « couler » qui a pu conduire à *nantu* « ruisseau », selon P. Y. Lambert, *La Langue Gauloise*, p. 197, édition Errance, Paris 1995.

Aquilée était une grande ville portuaire des *Vénètes*, et son premier évêque fut comme par hasard *Saint Marc*, martyrisé, nous l'avons vu, comme un « taureau » assommé par le « marteau », puis sacrifié. Un autre grand Saint d'Aquilée, *Saint Jérôme*, a toujours été quant à lui symbolisé par un « Lion » dont il avait sauvé le pied transpercé comme un « griffon » ! toutes ces connotations vont rester dans la mémoire mythologique des *Vénètes* : *Lion*, *Aigle - Griffon* et *Taureau* symbole de la mer et de *Poséidon*.

La racine **wen-* « désirer » d'où viennent le théonyme *Vénus* et le nom de la *Vénétie* et de *Vannes* (Morbihan) a conduit à la même sémantique, et à des mythologies identiques, mythologies même chrétiennes qui se sont associées par exemple dans le martyrologe pour faire mourir à *Valence*, en Espagne, (nom directement issu de **wal-* « être en bonne santé »), le diacre de l'évêque *Saint Valère*, *Saint Vincent* (< **Vintentius* < **Venetentius*, cf. *Vence*, et le nom de la montagne *Sainte-Victoire* à *Aix* issu non pas du latin *vincere, victum* « vaincre », mais du gaulois *Vintius*[51] qui a donné aussi le *Mont Ventoux*).

Saint Vincent, dans l'église d'*Alise-Sainte-Reine*

Saint Valère est fêté systématiquement fin janvier dans le « Verseau », très souvent avec *Saint Vincent*, son diacre, le 22 ; la veille est fêté un *Saint Valérien*, le même jour que *Sainte Agnès*. Dans le Doubs, le village de *Nans-sous-Sainte-Anne* était appelé au moyen âge, *Nans-sous-Sainte-Agnès* ! Ce *Saint Valérien*, et ses compagnons, *Candide* et *Eugène*, furent jetés dans une fournaise, à Trébizonde, au IVe siècle[52]. L'église de *Nans-sous-Sainte-Anne* est dédiée à *Saint Urbain*, qui baptisa *Sainte Cécile* et *Saint Valérien* son époux, or *Saint Urbain* est aussi un des patrons du vin en cave, de la boisson, comme l'est *Saint Urbain de Langres* fêté le 23 janvier.

Saint Vincent, surnommé par ailleurs « *Marinus* » (= *Taureau Marin* = *Poséidon*), patron des « marins » à *Collioure*, est fêté, au lever du *Verseau*, de l'échanson *Ganymède*, qui

[51] *Vence – Vintium*, est une ville du sud de la France (Alpes Maritimes) dont le nom est issu de *Mars Vintius* : les habitants étaient les *Vincenties* ou *Vintenties* ou *Vinsensis episcopus* pour son évêque *Saint Eusèbe* en 442, alors que l'évêque de *Nice-Cimiez* en 439 est *Saint Valérien*, puis en 442 *Valère* ! Les mythologues et les hagiographes chrétiens se sont toujours efforcés d'expliquer le nom de *Saint Vincent*, patron des vignerons, par un rapprochement homophonique populaire fort douteux avec le nom du « *vinum* » ; l'explication la plus simple est à rechercher dans la date de sa fête (22 janvier) qui consacre, après le lever de l'*Aigle*, le lever du *Verseau* et donc chez les païens de l'échanson des dieux, *Ganymède*, ravi par l' « Aigle » de Zeus, objet de tous les « désirs » et fantasmes de toutes les générations qui se sont succédées chez les Anciens. Plus que le corps de l'adolescent éternellement jeune, (même représentation pour *Saint Sébastien* au 20 janvier) c'est la boisson de l'immortalité qu'il versait, le « nectar », qui était l'objet du « désir » (d'où la racine **wen-* « désirer, aimer ») des humains qui voulaient accéder au niveau des dieux (Pensons à la mythologie moderne de la « Soupe aux Choux » !). L'ivresse, lors des agapes, suscitée par ce nectar que deviendra progressivement le jus fermenté du raisin, le « vin », permettait aux chefs et aux prêtres d'accéder momentanément à ce qu'ils considéraient comme un paradis où les souffrances et les soucis disparaissaient. Ces agapes (*agapê* en grec = charité) seront définitivement assagies et partagées par tous grâce à la religion chrétienne qui en fera, avec le pain, le moyen de « communier » avec le divin.

[52] Les noms des compagnons sont évocateurs, car ils rappellent tout d'abord *Candide*, compagnon *de Saint Maurice*, le « Thébéen » d'Agaune, qui est le dédicant de la cathédrale de *Nanterre* et *Eugène*, nom proche de *Geneviève*, très lié au mois de « janvier », à celui de « *janua* ».

avait remplacé la déesse grecque *Hébé*, la « Jeunesse », *Juventus*[53] en latin, objet de « désir » par excellence de la part des dieux, notamment de *Zeus*. *Hébé* était la fille de *Zeus* et d'*Héra* « aux beaux yeux de vache », autrement appelée *Junon* « La Génisse » par les Latins. Or la racine indo-européenne qui a conduit à *Iuno* - Junon et la même que celle de *Iuvencus* « veau, jeune taureau » et de *Iuvenis* « jeune », la racine **ieu-* « joindre, joug » > *ieu-went-* ou **ieu-wenk-* dont la deuxième partie se trouverait donc dans ***Uint**entius* ou ***Uink**entius*.

Que *Saint Vincent Ferrier*, né à *Valence*, soit mort à *Vannes*, au début du XVe siècle, alors qu'il cherchait à repartir, malgré la volonté des *Vénètes* de Bretagne qui désiraient le garder, n'est pas innocent et procède directement d'un prolongement mythologique.

Que le diacre de l'évêque de Langres, *Saint Didier* (= *desideratus* « désiré ») soit appelé ou *Vincent* ou *Valère* (*Vallier*) et qu'il soit mort martyr des « Germains, Vandales » envahisseurs, à *Port-sur-Saône*, *Portus Bucinus*, dans la riche vallée de la *Saône*, sorte de « Corne d'abondance » n'est pas un hasard.

Le nom de *Bucinus* est riche en étymologies possibles, elles sont toutes liées à la « fécondité » et à la « Corne » toujours « désirée ». En parallèle d'une traduction par « trompette » qui semble être restée sur le site de *Port-sur-Saône*, dans le nom de la « Tour des Trompettes » (marines ?) sur laquelle nous reviendrons à propos de la musique et de la danse guerrière des « sauteurs » *Lingons*, la plus simple serait tout simplement la traduction de la « Corne » ou de la « Chèvre » (dont le lever est parallèle à celui du « Taureau ») ou du « Bouc », symbole « nourricier » dans le mythe de *Cybèle*. Le « Bouc » est aussi le symbole de la « danse tragique » (*tragos* « bouc ») dans la légende d'*Icare*, le Bouvier transmetteur de la culture de la vigne, symbole encore de la puissance débordante sexuelle et du dieu *Dionysos*, qui donnera le nom de *Denis* dans le martyrologe chrétien. Le culte de *Saint Denis* a été initié justement par *Sainte Geneviève* de *Nanterre*, née au pied du *Mont-Valérien* !

Le culte de *Dionysos* était basé sur l'expression des mystères fécondants de la nature et sur ses débordements ; cela transparaît évidemment dans son autre nom de *Bacchus* et les « orgies » qui étaient sa référence.

Cela se traduisait par des transes et des « danses » provoquées par l'ivresse, conduisant très souvent au *delirium* et à la « folie ». Dans la mythologie grecque il existait effectivement une « danse du bouc » qui rappelait l'épisode de l'inventeur de la vigne, le « Bouvier » *Icare-Arcturus* (« celui qui préserve les boeufs de l'Ourse »), constatant que ses vignes, plantées selon les vœux du dieu du vin, avaient été dévorées par un « bouc » ; *Icare* le tua, le dépeça, utilisa sa peau pour faire une « outre » qu'il gonfla d'air et attacha. Il fit danser ses compagnons autour d'elle. Gageons qu'il la remplit ensuite de vin et qu'il dansa ensuite devant l'outre de vin !

L'écrivain latin, Hygin, qui raconte cette légende[54], prend bien soin d'utiliser le latin *hircus* qui signifie « bouc » ; nous verrons plus loin que ce mot apparaît dans le nom de *Luperca* et *Luperci*.

---

[53] Nous retrouvons des confusions possibles, dans les graphies des Vies des Saints de *Condat*, entre *Juventius* et *Vincentius* et même avec des anthroponymes issus du latin *vivus*, par exemple dans le nom de *Saint Viventiole*, abbé de *Condat-Saint-Oyend* :
« Lugduno Gallioe, depositio sancti Inventioli (alias Juventioli, Vincentii, Viventioli), episcopi. Martyrol. Bedoe ; - apud Migne, Patrolog., t. XLIV, p. 974... »

[54] *Astronomie*, livre II, 4.

Mais que vient faire *Saint Denis* à *Portus Bucinus*, *Port-sur-Saône* ? C'est du diacre *Saint Vallier* ou *Valère* dont il s'agit (photo ci-dessous : église de *Goux-les-Usiers*, Doubs), même si ce nom est remplacé souvent par le nom de *Saint Vincent* et donc de la vigne.

Valerius est encore une fois une épithète. Si nous lisons les relations des martyres de *Saint Didier* de Langres et de *Saint Valère*, nous sommes surpris par un fait : les mêmes bourreaux (le chef des Vandales *Chrocus*) frappent et à Langres et à Port-sur-Saône les martyrs et tombent dans une crise de *delirium tremens*, ce qui est l'apanage des rites orgiaques de *Dionysos*. Les faits identiques se reproduiront à Reims avec le martyre des *Saint Nicaise*, sorte de *Saint Denis* et de *Sainte Eutropie* « Celle qui tourne sur elle-même ».

Saint Valère de Saragosse[55], quant à lui, associe dans la guérison à la fois les malades abandonnés des médecins qui retrouvent alors la « *valetudo* » et effectivement les « possédés » :

… Très souvent Dieu a récompensé leur dévotion et leur piété par les miracles les plus éclatants, même dans les derniers siècles. Tantôt ce sont des possédés du démon délivrés tout à coup par la vertu et en la présence des saintes reliques ; tantôt ce sont des malades abandonnés des médecins, ou même réduits à l'extrémité, qui recouvrent une parfaite santé presque aussitôt qu'ils ont imploré la puissante protection de saint Valère, soit en vénérant ses reliques, soit en faisant des neuvaines de prières en son honneur ; tantôt enfin, ce sont des orages menaçants, des fléaux dévastateurs, que l'on écarte subitement en invoquant ce saint protecteur et en portant ses restes vénérés…[56]

Or il existe une plante qui guérit ou du moins soulage de la « danse de Saint-Guy », c'est, comme par hasard, la… « valériane » !

La « valériane » est appelée en France :

… L'herbe au chat, herbe à la femme meurtrie ou à la meurtrie, herbe à la menstrue, herbe du loup, herbe de Saint-Georges…

… Pline l'a déjà signalée comme le remède des contractions nerveuses et plusieurs auteurs la considèrent comme spécifique de l'épilepsie. De nos jours, elle est conseillée comme calmant dans les troubles d'origine nerveuse rencontrées fréquemment chez la femme…

On la prescrit également dans l'hystérie, les convulsion des enfants, la danse de Saint-Guy, les douleurs de la menstruation, les crampes d'estomac et d'intestin, en raison de son action antispasmodique…[57]

---

[55] *Saint Valère de Saragosse* était particulièrement vénéré à *Châtillon-sur-Curtine*, village appelé *Curtine* dans un premier temps, dans le Jura, qui possédait des reliques importantes, déposées dans *la Chapelle de **l'Aigle***, à l'origine, (cf. *valeria* en latin « aigle noir »), chapelle construite pour les habitants du bourg de l'*Arrénier* par Jean de Chalons, près de son château. (Les Professeurs du Collège Saint-François-Xavier de Besançon, *Vie des Saints de FC*., tome I, pp. 387-388, Chez Turbergue, libraire-éditeur, Besançon, 1854.). Le nom de *Curtine* n'est pas innocent, car il signifie en latin (*cortina*) à la fois le « chaudron » et le « trépied d'Apollon » qui était utilisé par la *Pythie* lors de ses transes et « possessions » ! Un « chaudron » existe aussi dans l'iconographie de *Saint Guy* avec un « aigle » ; ce sont d'ailleurs aussi les symboles de l'auteur visionnaire de l'Apocalypse, *Saint Jean*, le « Fils du Tonnerre », selon le Christ, comme son frère *Saint Jacques*.

[56] Les Professeurs du Collège Saint-François-Xavier de Besançon, *Vie des Saints de FC*., tome I, pp. 387-388, Chez Turbergue, libraire-éditeur, Besançon, 1854.

[57] J. Palaiseul, *Nos Grand-Mères savaient*…, pp. 317-318, édition Robert Laffont, Paris, 1978.

Nous reviendrons plus tard sur les liens de la « valériane » avec les « félins », chat, lynx ou panthère, animaux de *Dionysos* ; insistons pour le moment sur l'« herbe du loup », voire du « chien-loup » gaulois. Cette « herbe du loup » se retrouve dans le nom de *Catula*, la veuve qui inhume le corps de *Saint Denis* à *Catuliacum*, et dans le nom de *Valeria Luperca*.

Ce que J. Palaiseul ne dit pas mais que Pline l'Ancien déclare pour notre bonheur et la compréhension du *Portus Bucinus*, puis de *Valeria Luperca* c'est :

> … Avec le nard celtique (*nardum celticum* = « valériane ») croît toujours une herbe que l'on appelle « petit bouc » (***hirculus***), à cause de sa forte odeur hircine (*a gravite odoris*) ; c'est avec elle surtout qu'on le falsifie…[58]

Il y a donc un lien « naturel » entre la *valeriana*, valériane et l'*hirculus*, « petit-bouc », qui serait peut-être aussi une petite « valériane ». Mais il existe un rapport encore plus profond lié à la mythologie des deux cours d'eau, la « Marne » et la « Saône ».

Andematunnum, « La Grande Ourse » initiale, *Langres* ou la cité des *Lingons* (= des « Sauteurs »[59]) est à la source de la *Matrona –Marne*, nom qui signifie « Grande Mère » ; l'*Arar*[60] de César, la *Saône*, quant à elle, a pris son nom d'une déesse de *Cavillonum* ou *Cabillonum*[61], *Châlons-sur-Saône*, la déesse *Souconna*, dont la deuxième partie (**onna*)

---

[58] Pline, *HN*., XII, 46, *trad.* A. Ernout, col. Les Belles Lettres, Paris 1949.

[59] On a vu jusqu'à maintenant dans les *Lingons* des « sauteurs », des « danseurs » qui s'exerçaient aux danses martiales, guerrières, comme les prêtres de Mars, les *Saliens* de Rome. Mais les liens de la « danse » avec l'ivresse, voire avec le thème du jeune animal, tel le « cabri », qui n'arrête pas de se trémousser peut aussi rentrer en ligne de compte : chez les Grecs le nom de la « Chèvre » à la « Corne d'Abondance » et des « soubresauts » de la tempête est le même : « *Aïx*, *Aigos* », il conduira au nom de la mer *Egée* ! De nombreux îles, sur les rochers desquelles sautent les vagues s'appellent *Capri* ou *Capraria* !

[60] Pourquoi pas **(P)Arar*, « celle qui enfante », nom issu de la racine **per-* « traverser », puis « enfanter » qui a conduit au nom des *Parcae*, *Parques* en latin, au verbe *parire* « enfanter » ; le « p » indo-européen chute en principe dans la langue gauloise et aboutit par exemple à *Arelate*, *Arles* « Devant le Marais » ou *Aremorica* « Devant la Mer ». Ne serions-nous pas encore une fois dans un domaine d'expression vitale et religieuse avec une racine **per-* assimilée à la « traversée » de l'enfant vers la lumière ; en effet le Saint Patron d'*Arles* est *Saint Trophime*, « l'enfant à la nourrice, le nourrisson » ! Dans la toponymie française les linguistes n'ont pas assez analysé cette racine **per-* > **ar-* qui a dû conduire à de très nombreux *Ars* ou *Arc*, et certainement au nom d'une source, celle d'*Arcier* par exemple (plutôt que l'expression, à partir du latin *arcus*, d'« arcades » ou arches d'aqueduc) qui « nourrit » encore Besançon…

[61] Nom très proche de la racine **kab-* qui conduit au nom latin du « cheval » *caballus*, d'origine incertaine et au grec *kaballê* « cheval ». Un nom gaulois *Caballos* existe aussi. La présence du martyr *Saint Marcel*, compagnon « gémeau » de *Saint Valérien* irait dans ce sens, car la racine indo-européenne **mark-* signifie « cheval » (le martyre d'un autre *Saint Marcel*, le pape, consiste à lui faire tenir le rôle de « palefrenier » ; bizarrement il existe aussi un *Saint Marcel*, dont le nom est peut-être gaulois comme équivalent de *Su-kellus* « Le Bon Frappeur », à savoir **Maro-kellus* « le Grand Frappeur ». *Saint Marcel* est un célèbre évêque de Paris avec la légende du « serpent » et de la « tombe ». Son nom est peut-être dû à un des premiers miracles de sa vie et serait donc à associer au *marculus* « marteau » du forgeron et du « sacrifice » : alors qu'il était « lecteur », un forgeron le contraignit à prendre dans son foyer un morceau de fer rouge et à lui en dire le poids. « Il est pesant, dit Marcel, mais pèse 9 livres. » On le pesa : c'était exact et le jeune clerc ne s'était pas brûlé » (d'après la *VS*. Des Rps Béns. de Paris, tome XI, p. 45). Il faut souligner que le site de la collégiale *Saint-Marcel*, maintenant détruite, se situait sur des catacombes ; un autre nom mystérieux parce que non expliqué était attribué aux *Cabires* grecs, fils du « forgeron souterrain » *Héphaistos* ; Les *Cabires* recouvraient finalement divers dieux, même les plus importants, mais surtout à la fin de l'antiquité les *Dioscures*, dieux de la navigation.
Il est donc possible que dans *Saint Valérien* et *Saint Marcel*, nous ayons la représentation des « cavaliers » Gémeaux *Castor* et *Pollux*, devenus « maréchaux-ferrants », d'autant qu'une racine **keu* (J. Pokorny, *IEW*., p. 595) donne le grec καιω, *kaiô* « allumer » ou l'éolien καυαλεος, *caualeos* « brûlant » . Nous aurions alors une confusion mythologique de deux racines, à savoir celle du cheval **mark-* et celle du marteau « *marculus* » en latin qui sert à ferrer « à chaud » les chevaux. Nous pouvons même penser à un autre rôle du « marteau », celui

établit bien des liens avec l'eau et la première avec la racine **suk-* « sucer le lait, nourrice »[62] : la déesse *Souconna*[63], comme la déesse *Matrona,* coulait des eaux « nourricières », comme une *Pomone* ou mieux comme la *Chèvre Amalthée*, nourrice de *Zeus*, à la « Corne d'Abondance » célèbre.

Châlons-sur-Saône était un très grand port du temps de la Guerre des Gaules : il faut donc voir des liens importants avec *Portus Bucinus*, aboutissement de la voie navigable ; ces liens transparaissent à l'ère chrétienne puisque deux « gémeaux » lyonnais viendront convertir la région, *Saint Marcel* et *Saint Valérien* ! *Saint Marcel* sera martyrisé dans cette ville, au pied de l'autel de *Saturne* (cf. *Saturnin* et le *Taureau*) et son nom sera donné à la célèbre abbaye ; quant à *Saint Valérien* il sera martyrisé à *Tournus*, nom que l'on peut évidemment rapproché de la racine **teu-r-*[64]. Il est remarquable que deux ports sur la « Saône » aient en commun un même nom pour deux martyrs, *Valère* à *Portus Bucinus*, *Port-sur-Saône* et *Valérien* à *Tournus*.

Une deuxième étymologie est aussi possible ; elle met en valeur cette « corne d'abondance », symbole mâle et femelle, pour les *bovins* et les *caprins* (ce qui n'est cependant pas le cas des chevrettes ou biches), symbole important chez la *Chèvre Amalthée* ou qui est, à l'origine, cassée de la tête du fleuve « nourricier comme un bovin », l'*Acheloos*[65].

Bucinus[66] certes peut avoir un lien avec la « bouche » la *bucca* « nourricière » mais rappelle aussi tout bovidé, comme la « vache à lait » la *ceva* latine ou le *bos* de labour, (*bucetum* en latin = pâturage pour les bœufs, *bucula* = génisse). C'est justement une « génisse » qui apparaît dans la légende romaine de la « vierge » offerte en sacrifice *Valéria* et

---

d'assommer les animaux, de les « caber », de les frapper sur la *caput* (*cabèche*), notamment les bovidés, dans le sacrifice comme dans la mythologie de *Valeria Luperca*.
Une confusion avec une autre racine **keu-* « creux, trou, cavité » (J. Pokorny, *IEW*., p. 593) qui conduit au latin *cavus*, *cavea*, ou au gaulois , *Cavaros*, *Cavarillos* est aussi possible, alors que cette racine se rapproche de l'idée de « corne creuse » utilisée par exemple comme « *cupa* » pour la boisson.
Cabillonum, *Chalons-sur-Saône*, se trouve sur le territoire des *Haedui* ou *Aedui* : si nous prenons le sens « gaulois » et logique du dernier mot, nous le traduisons par « le peuple du feu » ; les Eduens étaient donc des « forgerons » et donc des « maréchaux-ferrants ». Cependant un jeu de mots a pu être fait par les Romains avec le nom latin *haedi* « chevreaux », donc « cabri ». En Franche-Comté, une « cabe » est une « chèvre » ou une « vieille vache » ; nous avons un latin *ceva* « vache » qui pourrait correspondre en raison de la démarche de l'animal sous la racine **keu-* « remuer le postérieur » (latin *cevere* « remuer le derrière comme un mignon » sous J. Pokorny, *IEW*., p. 595) qui conduit à enflammer le mâle, telle une « allumeuse » !
[62] Racine développée par J. Pokorny, *IEW*., p. 913.
[63] *Souconna* peut très bien être une déesse jument « nourricière » de type *Epona*.
[64] Le nom de *Tournus* se rapproche aussi du « tournis » donné par une danse accentuée ! La racine **ter-* qui conduit au nom de *Taranos*, à la « roue » qui « tourne » n'est pas loin non plus ! N'oublions pas que dans un « chaudron » le liquide « tourne ».
[65] Le fleuve « taureau » *Acheloos,* le plus grand de Grèce, était le « père » de nombreuses sources d'eaux vives dans les nouvelles villes fondées par les héros : il était le père de la source *Dirké* à *Thèbes* ! *Dirké* était l'épouse du roi de *Thèbes*, *Lukos* (le « Loup ») ; ils torturèrent Antiope ; les enfants d'Antiope se vengèrent en tuant *Lukos* et *Dirké* ; ils attachèrent *Dirké* vivante à un « Taureau » qui la traîna et la déchira sur les rochers. Nous voyons une nouvelle fois le thème de l'eau, du bovin et du « loup » lié à la fécondité de la plaine nourrie de sources d'eaux vives. L'exécution de *Dirké* annonce bizarrement la mythologie chrétienne du martyre de *Saint Saturnin* chez les *Volques* (« les Loups ») *Tectosages* de Toulouse. Le Saint est traîné ainsi jusqu'au *Taur*, attaché à un « taureau » qui le démembrera.
[66] *Saint Marc*, le patron de *Venise*, était le premier évêque du delta du Nil, à *Alexandrie* ; il fut martyrisé au port-estuaire d'Alexandrie, à *Bucoles*, traîné puis assommé comme un « bœuf », dit la légende (jeu de mots avec *Bucoles* et certainement avec *marcus* « marteau »).

de *Junon* (*Juno* en latin = génisse), avec un « aigle » et avec une « louve » par son nom *Luperca*, une *lupa* « allumeuse » ?

Nous sommes en pleine épidémie, où nous pouvons imaginer le manque d'eau pure face à la pestilence ; un oracle, pour la faire cesser, ordonne aux habitants de la cité des *Falerii*, de sacrifier une vierge à la déesse-génisse *Junon*. Le sort désigne *Valéria Luperca* (=louve-chèvre[67] et en même temps valériane - petit bouc) qui au moment de se tuer en sacrifice voit apparaître un « aigle » (*valeria* = « aigle ») qui lui prend son épée et laisse tomber un bâton près du « marteau rituel » qui sert au sacrifice (à assommer les êtres vivants sacrifiés) ; quant à l'épée, il la laisse tomber sur une génisse qui paissait dans un pré voisin. *Valéria Luperca* comprit l'oiseau augure ; elle comprit que le temps des sacrifices humains étaient terminés (cf. dans la *Genèse*, le sacrifice d'*Isaac* remplacé par un bélier) ; elle sacrifia la génisse à sa place en l'honneur de *Junon*, puis avec le « marteau », devenu un symbole, elle toucha tous les malades de l'épidémie ou de l'épizootie, et les guérit sur le champ : *Valeria Luperca* leur redonna la *Valetudo*[68] !

---

[67] Les *Luperques* ou **Lup-hirci* étaient les membres d'une confrérie qui le 15 février, uniquement recouverts d'une peau de chèvre, purifiaient ceux qu'ils rencontraient notamment les femmes en les frappant à coup de fouet aux lanières en peau de bouc, assurant ainsi leur fécondité future. Les *Lupercales* ont été fort bien analysées par G. Dumézil, dans la *Religion Romaine Archaïque* (p. 340, sqq, édition Payot, Paris, 1966) ; toutefois il ne voit pas de lien direct avec le « loup » ; or le mot *lupa* à l'étymologie difficile est aussi attribué à une plante, l'*érisymum* ou *croton* que les latins traduisaient, à cause de ses graines, par *ricinus* « ricin » ou « tique » : la *lupa* était donc la traduction d'une excroissance (la « loupe ») due à un parasite qui « piquait » les bêtes à fourrures et les hommes, créant ainsi une démangeaison qui a conduit certainement à définir le « *lupus* » ! Cette démangeaison occasionnait des comportements anormaux, proches de l'excitation folle, aussi bien chez les animaux de type loup, chien, chat, caprin, ovin, bovin, que chez les humains.
Il est un fait aussi de bon sens que le nom de « *ricinus* - tique » est associé au mot « pou » (cf. les « poux de bois ») et donc la *lupa* « courtisane » pouvait aussi, lors des rapports sexuels, transmettre tout simplement des tiques, des « morpions », morpions d'ailleurs présents dans les fourrures des autres animaux !
La « *lupa* », la « louvette » (tique du chien), et autres *croton*, *ricinus*, la « tique », disons aussi le « pou de bois » ou le « morpion de bois », celui qui vous tombe dessus dans les bois aussi vite qu'un « oiseau de proie », avaient aussi un autre nom , la VALERIA (J. André, *Lexique des termes de botanique en latin*, p. 324) ! D'ailleurs les « poux » ne sont pas absents du plumage et de la peau des oiseaux, notamment de certains oiseaux aquatiques, tel le « cormoran », qui encore maintenant transmettent par leur intermédiaire des maladies aux autres volatiles, notamment à la volaille !
Il nous faut aussi retenir le nom de « morpion » qui est très expressif et qui démontre bien d'une part que le guerrier d'Arès ou de Mars, le « pion » (littéralement le « fantassin » *pedo* en latin, nom fort proche, reconnaissons-le, du *pedis*, *pediculus* « pou ») était très souvent le véhicule de ces petites bêtes de l'amour, d'autre part que ces petites bêtes « mordaient » comme un animal ou un poisson vorace, et naturellement comme un « loup » qu'il soit mammifère ou poisson (cf. le « bar » = *lupus*) ; et si le nom de « loup de mer » a été donné à certains marins chevronnés qui bourlinguait et écumaient les ports à la manière des soldats, la raison est peut-être dans certaines analogies.

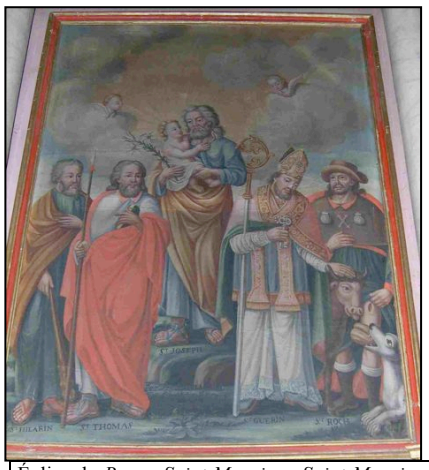
Yves Mesmer 5/11/03 17:01
Supprimé: tte

Le nom de *Luperque* s'éclaire donc et encore plus celui de *Valeria Luperca* ! Nous sommes en plein dans des rites de fécondité où l'acte sexuel est omniprésent : en même temps que la vie, se transmettaient certains parasites ! C'est ainsi que s'explique l'analogie entre le nom de la rivière, sa représentation animale et celui de l'acte vital. Ce thème profondément indo-européen s'est répercuté jusque dans l'exécution de l'empereur *Valérien*, au IIIe siècle, celui-là même qui fit martyriser *Saint Laurent*. Cette empereur, descendant en tant que *César* de *Romulus* et de la « Louve Romaine », fut capturé par le roi de Perse Sapor qui le fit écorcher vif : ce mode d'exécution que nous retrouvons en Arménie dans le martyre de *Saint Barthélémy* souligne le lien entre les parasites de la peau, la peau elle-même, la plante *lupa*, *valeria*, et le nom de *Valérien*. N'oublions pas que c'est au pied du *Mont-Valérien*, à *Nanterre*, que *Sainte Geneviève*, qui manquera d'ailleurs d'être lapidée en raison de calomnies, rencontrera *Saint Germain* et *Saint Loup*…

[68] Légende tirée de P. Grimal, *Dictionnaire de la Mythologie Grecque et Latine* (*DMGR*.), p. 475, édition PUF., Paris, 1991.

Comme pour faire pendant au nom de *caballion*, donné par l'écrivain latin *Apulée* à la cynoglosse « langue de chien »[69] dont la graine s'accroche en parasite sur la peau des animaux, le nom de *valeria* est aussi utilisé pour définir un parasite qui donnerait la *valetudo* : le *Livre des Superstitions* d'Eloïse Mozzani[70] nous apprend à propos du « pou », traduit en latin par *lupa* ou *valeria*, la plante dont le fruit ou la fleur ressemble à ce parasite du corps des mammifères, des choses étonnantes :

> … Les poux, loin d'inspirer de la répugnance, étaient jadis considérés comme des signes de **bonne santé** dans la croyance qu'ils absorbaient le « mauvais sang ». Dans certaines régions françaises, notamment dans la Nièvre, où on faisait un rapprochement entre la chétivité et l'absence de poux, on en prenait sur la tête des enfants vigoureux pour les mettre sur celles des malingres. Dans le Poitou « quand ils n'en ont pas, on leur en donne, et on choisit toujours les plus gros »…



Ainsi le « pou » *lupa* ou *valeria* est associé à la « *valetudo* » ! Or depuis l'antiquité, et notamment à partir des mythologies d'*Hermès - Mercure*, d'*Apollon* et d' *Asclépios - Esculape*, la « guérison » et la « bonne santé » sont associées au(x) serpent(s) du caducée. Avec l'épisode suivant, nous découvrons une médecine encore plus primitive, très chthonienne, et finalement très zodiacale. Nous allons comprendre comment par l'intermédiaire de *Sainte Geneviève* née à *Nemetodurum - Nanterre*, au pied du *Mont Valérien*, ce site sacré gaulois est rappelé à la fois par sa dédicace chrétienne très ancienne à *Saint Maurice* de la *Légion de Thèbes* et par le choix pour les *Parisii*, les « Hommes du Chaudron » de *Lutèce*, peut-être anthropophages, d'un *Dionysos* chrétien, pourtant très primitif, *Saint Denis*. Le nom de toutes les « Thèbes » fait penser à la « Vache » : *Dionysos* est le petit-fils de *Cadmos* qui ayant suivi la « Vache Lunaire » tue à *Thèbes de Béotie* le « serpent - dragon » d'*Arès* et épouse sa fille *Harmonie*. *Saint Maurice* est fêté à l'équinoxe d'automne, lors de l'ancien coucher du *Taureau* et de l'ancien lever du *Serpentaire* « guérisseur », il y a 4000 mille ans.

Église de *Bourg-Saint-Maurice* : *Saint Maurice* et sa *Légion*, patron de la *Savoie* ; au-dessous, même site : *Saint Guérin*, évêque de *Sion*, (dont le premier évêque fut *Saint Théodule*, inventeur des corps de la Légion), protecteur des troupeaux de bovins (il pose sa main sur la tête du « bœuf », avec quatre autres Saints : *Joseph*, *Hilarin*, *Thomas*, et le « caniculaire » *Roch* avec son chien « protecteur, sauveur » et « nourricier ».

[69] N'oublions pas que le corps de *Saint Denis* fut recueilli par *Catulla* « petite chienne » (ou « chatte ») au lieu-dit *Catuliacum*.
[70] E. Mozzani, *Le Livre des Superstitions*, p. 1478, collection Bouquins chez Robert Laffont, Paris 1995.

Une légende dit que *Saint Maurice* amena avec lui dans sa hotte une partie de la terre d'*Agaune* sur le *Mont Valérien* ; or cette terre est du « gypse fer de lance » omniprésent dans ce secteur d'*Helvétie* (à *Bex*) et omniprésent au *Mont* ***Valérien*** et naturellement à *Montmartre*. Ce « gypse » est la clef de la mythologie primitive d'un dieu gaulois, pourquoi pas ***Taruos*** *Trigaranos*, « Taureau aux Trois Grues », dieu très ancien comparable au *Dionysos* « mortel » appelé *Zagreus* ou *Sabazios* qui se fit piéger par les *Titans* : inventeur du premier « masque » de l'histoire, le même qui servira plus tard à se cacher dans la « comédie » que le dieu crée, *Dionysos* se couvre de « gypse - plâtre », mais se fait égorger, comme un bouc ou un taureau, par ces divinités primitives avides de chairs humaines et sauvages. Dépecé, le dieu est cuit dans un « Chaudron », comme celui des *Parisii* qui servait en réalité à cuire le calcaire et le gypse pour avoir de la chaux vive (qui attaque les chairs) et du plâtre qui sert pour les « mangeurs de chair », les « sarcophages » ! Seul son « cœur », symbole d'immortalité, sera sauvé par *Athéna Pallas*, lui permettant ainsi de ressusciter. Etudions à présent la mythologie de ***Valerius*** à ***Tarentum***, au nom si proche de ***Taruos*** !

Église de *Chassagne - Saint-Denis* (Doubs), dominant la *Combe Malain* (*Mediolanum*) : l'évêque de *Lutèce* et son martyre ; au fond, à droite, le castel « Saint-Denis » dominant la Loue et le village de *Scey-en-Varais* ; à gauche en dessous : vitrail de *Ste Geneviève*, fileuse, qui tient, dans sa main, la pièce « à la croix » percée de *Saint Germain* ; à gauche, linteau à sculpture celtique : l'« Arbre de Vie », avec esses, palmettes et feuilles de gui.

Une autre légende latine, concernant le nom *Valerius*, insiste sur la « valeur » de l'eau « salvatrice » ! Dans cette légende apparaît le nom de *Tarente*, un lieu-dit du *Champs de Mars* à *Rome* ; or la racine **ter-* « traverser » en « tournant », que nous avons au début de notre étude rapproché aussi de *taurus* et de sa « traversée » zodiacale, à l'origine de *Tarentum* a donné effectivement le nom de « taret » à un tout petit mollusque qui perce le bois des bateaux, ou un nom à la « tarière », sorte d'appendice qui sert à des insectes à percer la matière pour enfouir leurs œufs. Naturellement l'araignée « tarentule » fréquente à *Tarente*, a la même étymologie. L'albanais *tjer*, issu de la même racine signifie d'ailleurs « tisser une toile »[71] ! *Tarentum* c'est donc aussi un toponyme qui indique un « trou », un « trou de mine » par exemple, un « trou chthonien » là où séjourne la « fileuse » *Proserpine*.

Les tiques (*Zecke*) et les insectes qui percent le bois vivant (et qui servent de nourriture au pic-vert, l'oiseau de Mars !) ou mort, du genre « vrillette » ou « ciron » sont appelés en allemand *Holzbock*, littéralement « bouc de bois » : l'allemand met donc en rapport le nom du « bouc » avec les parasites qui peuvent l'envahir ! Il s'inspire tout naturellement du nom « capricorne » qui est à la fois un « bouc » (= un *Luperque* = *Pan*, *Aegipan*) et un insecte à « antennes » qui perce le bois… Le nom de « capricorne » ne serait-il qu'« encyclopédique » ? Rappelons-nous aussi les malheurs mythologiques de la « Vache » *Io*, poursuivie et « piquée » par un « taon » envoyé par Héra jalouse. *Io* aurait été figurée en un autre animal qu'elle aurait eu affaire à une *pulex* - puce ou à un « tique ».

Voyons maintenant la légende :

… Au cours d'une épidémie, les enfants d'un certain *Valérius* furent atteint de la maladie. Leur père demanda aux dieux ce qu'ils devaient faire pour les sauver. Et les dieux répondirent qu'il devait descendre le cours du Tibre, avec ses enfants, jusqu'à *Tarentum*, et là, leur donner de l'eau de l'autel de Dis et de Proserpine. Valérius comprit que l'oracle lui enjoignait d'aller de Rome à Tarente, et il fut bien ennuyé d'entreprendre un pareil voyage. Il se mit toutefois en route, et le premier soir, campa à la « boucle » du Tibre. Le lendemain, il demanda aux habitants du pays comment s'appelait cet endroit. Ils lui répondirent : « *Tarentum*. » Comprenant alors le sens de l'oracle, Valérius prit de l'eau du Tibre et la donna à boire à ses enfants qui furent guéris. Reconnaissant, il voulut élever à cet endroit un autel à Dis et Proserpine. Mais en creusant le sol, pour y enfoncer son édifice, il découvrit une pierre portant déjà une inscription en l'honneur de ces deux divinités : c'était l'autel dont avait parlé l'oracle. Cet autel du *Tarentum* jouait un rôle particulièrement important dans la célébrations des Jeux Séculaires…[72]

Ces « jeux », quelquefois confondus avec les *ludi taurii*, « jeux taurins » voués aux mêmes cultes, marquaient vraiment la « traversée » de l'espace-temps. Ils se déroulaient la nuit (on y immolait de « noires » victimes, un « taureau » à *Dis* et une « vache » à *Propserpine*) durant « trois » jours, car *Valérius* avait eu « trois » enfants à guérir. Le lien avec la racine « **ter* » est donc complet. *Valérius* campa dans une « boucle » du Tibre ; cela nous rapproche évidemment, si la mythologie a des caractères indo-européens, de la « Boucle » du *Doubs* et du « passage du bison » de *Visontio*, à la forme des cornes « taurines, tracée comme par un « compas », un *Dubis* « Noir » comme les victimes que l'on offrait aux

[71] Des toiles qui sont en général tissées à l'entrée des *balma*, des grottes ou des anfractuosités (trous !) dans lesquelles très souvent dans les légendes, se réfugient des Saintes qui veulent préserver leur virginité, des sortes de *Saintes Libaire*, de *Libera-Ariad-né*, d'*Arach-né* « araignée-fileuse » (racine **sne-* « filer, tisser »), qui détiennent le « fil » de la liberté dans les labyrinthes. Ces Saintes ou les Saints auxquels elles sont associées représentent donc la « liberté » par excellence, notamment *Saint Denis*, qui reprend le nom *de Dionysos Eleutheros*, *Rusticus*, *Liber Pater* ! *Sainte Geneviève*, promoteur de son culte, née au pied du *Mont Valérien* est elle-même une « fileuse ».

[72] P. Grimal, *DMGR*., p. 398.

dieux infernaux. Et si dans les « boucles » des fleuves et des rivières on pratiquait des cultes aux dieux infernaux, avec notamment des victimes « taurines » ou « *bisontines » ?

Proserpine n'est autre que la fille de la déesse aux « céréales », *Cérès* chez les Latins ; le nom grec est *Cora* (*Coré*) ou *Perséphone* (*Pherrephatta*) fille de la Terre Mère *Déméter*.

Proserpine est donc une déesse de la végétation et de la fertilité rendue possible en climat méditerranéen durant la saison des pluies ; elle ne retourne dans les Enfers (en creusant son trou ?) rejoindre son époux (*Dis* romain ou *Hadès*) que lors de la saison sèche, l'été, et non pas l'hiver. Nous sommes naturellement confrontés à nouveau au monde « souterrain », chthonien, qui souligne le renouvellement de la vie et la préservation de la santé. *Proserpine* est la déesse des « pâturages » gras comme ceux justement du golfe de *Tarente* en *Apulie*. Sa compagne, nous l'avons vue, est la nymphe de la source « bleue » *Cyané* de *Syracuse*, elle-même compagne d'*Hercyna*, symbolisée par la même « oie - sarcelle », *pénélops*, que la déesse *Sequana* chez les Gaulois. Le héros éponyme de *Tarente*, *Taras*, fils de *Poséidon*, était particulièrement lié au « Taureau », puisque par sa mère, Σατυρια - *Sa**tyria***, il était le petit-fils de *Minos*. *Satyria* était quelquefois considérée aussi comme la mère d'*Italos*, l'éponyme de l'« *Italia* », dont le nom est formé à partir de la racine **wet-* « animal de l'année, veau » qui donne en latin *Vitellius* et *vitulus* « veau ».

Le nom de *Tarente*, à partir de la racine **ter-* « traverser », est aussi à rapprocher à la fois *du *nek-tar* qui est la boisson d'immortalité des dieux ; elle permet la « traversée » vers une autre vie ; à rapprocher de la *terra* qui « torréfiée » par un climat « torride » a un besoin « vital » d'eau pure et non pestilentielle qui puisse la pénétrer, la « traverser » (par la pluie) et resurgir ensuite sous forme de « sources ».

Déméter fut dans l'antiquité très souvent confondue avec *Cybèle*, il s'ensuivit une confusion aussi pour *Proserpine* :

> … C'est parce que, dans les mythes orphiques, Cybèle avait été assimilée à Déméter, qu'Arnobe lui applique le nom de *Brimo*, qui appartenait à celle-ci dans les Éleusinies. Sabazius s'efforça en vain de calmer l'irritation de sa mère. Il coupa alors les testicules d'un bélier, les plaça dans une feuille qu'il attacha avec de la laine, et, feignant de venir implorer le pardon de celle qu'il avait offensée, il jeta les testicules dans son sein. Au bout de dix mois, Cybèle mit au jour une fille dont la beauté alluma encore l'ardeur de Sabazius, et pour la séduire, il prit la forme d'un dragon. Il s'introduisit dans le sein de la belle enfant, qu'Arnobe, avec les orphiques, assimile à Proserpine. Fécondée par son père, la déesse mit au monde un dieu à tête de taureau. On reconnaît ici le fait auquel se rapportait l'acte bizarre des initiés, et l'auteur (*Adc. Gent*., V, 21) fait lui-même le rapprochement. L'ensemble de tout ce mythe porte un caractère évidemment oriental qui est absolument étranger aux mythes grecs ; il explique la formule prononcée dans les Sabazies : *Le taureau a engendré le serpent, et le serpent le taureau…*[73]

L'épithète de *Sabazios*, à l'origine obscure, a été donné à plusieurs dieux liés par ailleurs au « Taureau », *Atis*, *Mithra*, *Zeus-Jupiter*, même si en fin de compte la référence à *Dionysos* est la plus fréquente. *Sabazios* est en réalité le fruit des amours de *Zeus-Jupiter* (quelquefois *Jupiter Ammon* au « bélier ») et de *Proserpine* :

> Dans les mystères de Déméter on voyait Zeus métamorphosé en taureau poursuivre de ses obsessions celle qui, en sa qualité de Mère des dieux, était aussi sa mère à lui ; comme elle résiste, il recourt à la ruse ; il s'approche d'elle en pénitent, feignant de lui offrir le sacrifice de sa virilité. Déméter reçoit dans son sein ce que

[73] Louis Ferdinand Alfred Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique depuis leur origine…, Religions de l'Asie Mineure*, p. 104, édition Internet.

Zeus lui jette, la virilité d'un bélier qu'il a substitué à la sienne. Ainsi fécondée par surprise, la déesse donne naissance à *Pherephata* (Proserpine ou Coré). Mais voici que Zeus, après avoir aimé sa mère, est également embrasé d'amour pour sa fille. Il se métamorphose en serpent et s'unit à elle pour donner le jour à un être aux formes de taureau. D'où la formule : « Le taureau est le père du serpent et le serpent le père du taureau » (3)
(3) Clément d'Alex. *Protreptique*, II, 19 ; Arnobe, *Adv. Nationes*, V, 19 ; Julius Firmicus Maternus, *De errore profanarum religiorum*, ch. XI. …[74]

Reste que l'élément essentiel au départ de la mythologie est la « castration » des membres virils. *Sabazios*, dont le symbole est le « Dragon - Serpent », est ainsi réputé pour avoir inventé l'attelage des « bœufs », c'est-à-dire la « mise sous le joug » des taureaux indomptés jusqu'alors ; pour cela un unique moyen d'y parvenir la « castration » ! Nous remarquons alors le lien indéfectible qui existe entre le « joug » et le « taureau » par la racine **ieu-* « lier » qui conduit à *iuuencus* « veau, jeune taureau ».

Et si ce système de pratique d'élevage et d'agriculture était en réalité l'application dans l'espace et le temps, plus particulièrement dans la voûte céleste, de l'exacte phrase « mystérieuse » repris par de nombreux auteurs antiques dont ils ne comprenaient déjà plus l'allusion : « *Le Taureau a généré le Dragon et le Dragon a généré le Taureau* » ? Le « Dragon » n'est-il pas le premier propriétaire des terres et des sources, comme le fils d'*Arès* à *Thèbes* de *Béotie*, le pays de la « Vache de Cadmos », celle que les « serpents » traient sans faire de mal pour le lait qu'ils adorent[75] ? Et si la mythologie chrétienne avait repris à son compte certains aspects de l'orphisme, notamment avec le mythe de *Saint Georges*, le bœuf castré, « Celui qui trace le sillon de la terre » (sens de Γε–ωργος, *Gé-ôrgos* en grec), devenu le « dompteur de Dragon », fêté au lever du *Taureau* anciennement équinoxial, le 23 avril, un mois après les *Hilaria* et l'équinoxe de printemps ? *Saint Georges*, comme *Saint Marc* d'ailleurs et de nombreux Saints de ce « Premier Temps » révèlent une « Tradition calendaire » plus que millénaire unissant constellation du *Taureau* et constellation du *Dragon* qui ne se couchait pas alors, compte tenu de la « précession des équinoxes ».

Geôrgia en grec signifie « culture de la terre » : *Geôrgos* - *Georges*, le « cavalier guerrier » est équivalent d'*Agricola* en latin et de tous les Saints « *Agricol* » connus chez les chrétiens. Il reprend exactement le thème développé par le culte du dieu de la guerre, *Mars Pater*, invoqué pour la sauvegarde des « cultures » (cf. les *Suovitaurilia* de Rome). Il n'y avait pas en ces temps-là de solution de continuité entre le « soldat » et le « cultivateur » : l'un subissait l'autre parce qu'il était aussi l'autre.

[74] Jean Réville, *La Religion Romaine sous les Sévères*, p. 180, édition Elibron Classics et sur Internet.
[75] *Cadmos* et *Harmonie*, si liés par le site de *Thèbes* à la « Vache », finiront leur vie en *Illyrie*, transformés en « Dragons - Serpents ». Nous sommes bien alors dans l'antique temps du *Taureau* équinoxial et du *Dragon* « polaire ».

Il existe un jeune Saint martyr, autre que *Saint Vincent* (lié quant à lui à *Saint Valerius*, ne l'oublions pas), patron de la vigne et des caves, qui porte, au Moyen-Âge, un nom bizarre, *Warnacharius - Wern-hari - Wernher - Vernier - Garnier* signifiant « Celui qui avertit de l'invasion guerrière » ou bien « Guerrier qui protège » (< **wer-n-* « lier, protéger, avertir » et **korios* « troupe, armée, chef de troupe »).

Eglise de *Lods* (Doubs) : peintures murales de *Saint Vernier* avec ses attributs, le bigot (*fossou*), le chapeau et surtout le chien « protecteur », premier révélateur et premier « sacrifié » dans une cave par les gaz mortels issus de la fermentation.

Xavier Delamarre, *DLG*, p. 125, cite un mot composé latino-gaulois *coriovallum* « muraille défensive » : le nom de *Warnacharius* s'inscrit dans la même sémantique de « protection contre les attaques », comme le « Bouvier », gardien des « troupeaux » protégeait des attaques des Ourses, de type *Arcturus* et *Bernward*. Comme eux, il est accompagné d'un chien « bouvier » qui « alerte » comme un *warning* anglais. La vigne avait besoin de se protéger (cf. les « Clos » !) non seulement des rapines de la soldatesque et des razzias, mais aussi des bêtes sauvages, lièvres, renards, sangliers, ours gourmands, mais encore des troupeaux divagants, ovins, caprins et taurins. *Warnacharius* est donc une sorte de *Saint Georges*, une sorte de Mars de la « vigne ». Il est donc fêté lui aussi au lever du *Taureau*, le 19 avril, en même temps que *Saint Vincent de Collioure*, juste avant les *Vinalia*, au moment des « Nœuds de Vipères ». Nous étudierons spécialement ce « Saint ».